Bureau de dépôt
Bruxelles X

BRABANT tourisme

EL N° 5

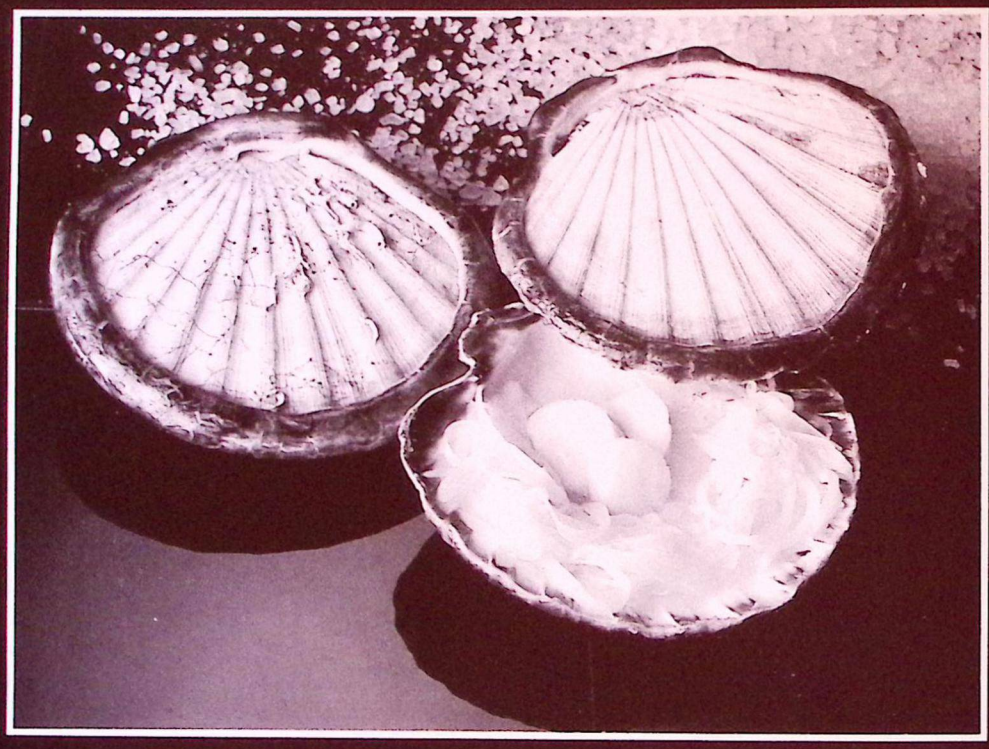
NOVEMBRE 1989

REWISBIQUE
Archives
130

Le chicon

une dame blanche pas comme les autres

(39 recettes originales)



Le chicon, une dame blanche pas comme les autres,

édition de la Fédération Touristique du Brabant,
comprenant 39 recettes originales, est en vente au siège de notre Fédération
au prix de 120 F plus 30 F de frais d'envoi – C.C.P. 000-0385776-07.

BRABANT touristique

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la Communauté française

Président :
Didier Rober, député permanent

Vice-Présidents :
Francis De Hondt et
Willy Vanhelwegen,
députés permanents

Directeur - Rédacteur en Chef :
Gilbert Menne

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

Administration et Publicité :
Alex Kouprianoff

Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Truyens

Imprimerie :
Dewarichet s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue « Brabant » qui paraît neuf fois par an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

NOVEMBRE 1989

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1989 (6 numéros) : 450 F.

Foires et salons: un secteur qui mérite notre attention, par **Francis De Hondt** 2
Le quartier historique Saint-Géry relève le défi (2), par **Anne Micha** 3
Un coin peu connu, mais qui mérite d'être apprécié: Hamme-Mille, par **Maurice Dessart** 14
Les haras de Belgique, par **H.P. Henri Jaspar** 17
Genappe, entre histoire et sport, par **Philippe Chavanne** 20
Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX[e] et XX[e] siècles (8), par **Gladys Guyot** 22
Erasme de Rotterdam, par **Jean-Pierre Vandenbranden** 26
La sauvegarde des pierres tombales et autres pierres sculptées de l'abbaye de Villers-la-Ville, par **Raymond de Fays** 30
Le site du Cinquantenaire, constructions et sculptures dont « les Renommées », par **Jean Van der Straten** 34
L'atelier du peintre Ernest Blanc-Garin, par **Yvonne du Jacquier** 41
Expositions, par **C. Ansiau, M.L. Dupont** et **G. Menne** 44
Vient de paraître, par **G. Menne** 49
Avis-échos, par **Catherine Ansiau** et **Gilbert Menne** 50
Calendrier des manifestations culturelles et populaires 52

Sur notre couverture:

Non, notre photographe n'a pas été contraint de sillonner le Japon pour nous livrer cette photo. Il n'a même pas dû quitter notre capitale puisque c'est de Laeken qu'il nous rapporte cette vue originale de la Tour japonaise.

Cette tour provenant de l'Exposition de Paris (1900) fut acquise par le roi Léopold II et réédifiée dans son site actuel à deux pas de la Fontaine de Neptune et du Pavillon chinois. (Photo: P.F. MERCKX)

FEDERATION TOURISTIQUE
DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Editeur responsable : Gilbert Menne.

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Foires et Salons: un secteur qui mérite notre attention

par *Francis DE HONDT,*

Député permanent,
Président de la Fédération Touristique du Brabant,
pour la Communauté française

Traditionnellement, la fin des vacances constitue pour le secteur touristique le point de départ de la saison suivante.

C'est ainsi que se tiennent successivement en fin d'année les grands salons professionnels du tourisme: Paris, Bruxelles, Milan, Londres, Berlin pour ne citer que les plus importants.

Notre Fédération est particulièrement présente dans l'ensemble des expositions qui attirent les professionnels du tourisme et même le grand public.

Associée le plus souvent à nos organisations sœurs, les autres fédérations provinciales du Hainaut, Liège, Luxembourg et Namur regroupées au sein de l'Asbl Centre d'Action Touristique des Provinces Wallonnes et de Bruxelles, ou bien avec nos collègues de l'Office de Promotion du Tourisme de la Communauté Française ou de l'Office de Tourisme et d'Information de Bruxelles, la Fédération Touristique du Brabant a participé l'an dernier à 14 foires et salons et manifestations publiques ainsi qu'à 5 salons professionnels.

Dans la plupart des cas, notre stand est ouvert aux syndicats d'initiative ainsi qu'aux entreprises du tourisme installées dans notre région y compris, bien entendu, le secteur horeca.

Les salons professionnels ainsi que les work-shops qui mettent en présence tous ceux qui assurent la promotion d'un secteur, d'une région ou d'une activité touristique et leurs clients potentiels sont devenus le lien de rencontre privilégié des hôteliers, restaurateurs, représentants de Comités d'Entreprise, délégués d'organismes officiels de tourisme, organisateurs de voyages, producteurs de spectacles ou d'attractions diverses.

Notre objectif principal a toujours été d'assurer une présence brabançonne qui, grâce à la présence de nos collaborateurs, permettent de renseigner les visiteurs belges et étrangers qui, bien documentés, pourront à leur tour faire figurer nos sites dans les programmes qu'ils élaboreront à l'attention de leur clientèle.

Particulièrement prisée, notre brochure « Excursions pour groupes à Bruxelles et en Brabant Wallon » donne un très large aperçu des endroits qui méritent de retenir l'attention du touriste.

Pour compléter l'éventail de ces manifestations d'importance internationale, nationale ou régionale, signalons encore notre présence régulière aux foires commerciales ou manifestations touristiques et culturelles organisées dans notre secteur d'activités. Ce type de manifestations a pour but premier de donner envie aux brabançons de mieux connaître notre belle province.

Ainsi donc la présence de notre Fédération sur le terrain représente un effort considérable qui implique également la mise en œuvre de moyens financiers importants. Il est encourageant pour nous de constater que cet effort rencontre l'adhésion et la collaboration du secteur privé.

Ainsi, dès le printemps prochain, l'action de promotion touristique menée au cours des mois à venir amènera-t-elle sa nouvelle fournée de visiteurs et de touristes en Brabant.

Le quartier historique Saint-Géry relève le défi (2)

par Anne MICHA

Dans le numéro précédent de « Brabant Tourisme », nous avons découvert Bruxelles au berceau. Le reste du quartier n'en est pas moins attachant et intéressant dans les domaines religieux, culturel, économique et artistique.

Les frères de la vie commune ou de l'annonciation de Nazareth ou Hiéronymites (1449-1588)

Une vie populaire et urbaine intense se développa autour de Saint-Géry et, en ce Moyen Age, où Dieu réglait chaque activité humaine, plusieurs couvents s'installèrent dans les alentours immédiats du sanctuaire. Ainsi, les frères de la vie commune (9) quittèrent-ils, vers 1480, le quartier de la Putterie, où ils avaient reçu une maison en 1442 ou 1449, pour venir s'installer sur le site de la Grande Ile, dite de Saint-Géry. Le 24 mai 1481, Godefroid Greveray consacra leur nouvel oratoire à l'emplacement du Borgval Saint-Géry.

Les membres de cette congrégation consacraient leur vie notamment à l'enseignement des humanités. Ils formèrent ainsi de nombreux érudits et humanistes (Aubert et Jean Le Mire, évêque d'Anvers); et leur école, ouverte dès 1504, joua un très grand rôle dans la vie culturelle bruxelloise. Leur occupation favorite était la copie de manuscrits, dont les livres des Pères de l'Eglise. Parmi ces copistes, se trouvait Thierry Martens d'Alost qui introduisit la typographie aux Pays-Bas après son voyage en Italie. Et, lorsqu'en cette deuxième moitié du XV[e] siècle, l'imprimerie fut introduite en Brabant, ils furent les premiers à monter un atelier typographique à Bruxelles. On leur attribua en 1476 le premier livre sorti de presse à Bruxelles : *Tractatus contra principales errores Machometi* (...) de J. de Turrecremata. Dans la trentaine d'impressions faites jusqu'en 1485, nous relevons des ouvrages pour couvents, des livres scolaires et religieux, des lettres d'indulgence, etc...

En 1580 et jusqu'en 1585, les calvinistes, nouveaux maîtres

L'Adoration du Saint-Sacrement. Bas-relief de l'église des Riches-Claires. (Photo A. Micha.)

des lieux, y installèrent une école gratuite pour réformés.
En 1588, la congrégation fut dissoute, par suite de difficultés financières, sources de dissensions internes depuis environ 1550. Les sœurs des riches claires demandèrent à recevoir la maison de Nazareth; le magistrat la leur donnera en 1595.
En 1622, près du couvent, s'ouvrait déjà une auberge pour voyageurs munie d'écuries et d'un remise pour les véhicules. Cette auberge s'appelait le « Lion d'Or ». Au milieu du siècle dernier, la voiture-messagerie pour Braine-l'Alleud arrivait au Lion d'Or tous les mercredis et samedis; elle repartait le même jour. Au début du XX[e] siècle, cette auberge pittoresque où l'on mangeait volontiers une tartine de « plattekaas » agrémentée d'un verre de bonne gueuze, réunissait les membres d'une nonantaine d'associations locales qui y possédaient leur siège social et qui y tenaient leurs réunions statutaires.
La vénérable construction souffrait de son grand âge. En 1965, son propriétaire, la Ville de Bruxelles, envisagea sa démolition avant d'en exiger la fermeture en 1970. L'ancien bâtiment, composé de deux corps arrières et de dix salles de réunion fut cependant englobé dans le projet de rénovation de l'Ilot Saint-Géry. Georges Gyomorey, assistant du professeur Lemaire, y respecta les grands principes d'une reconstitution archéologique. Dans la mesure du possible, il réutilisa les charpentes de chêne centenaire. En employant des pierres de Gobertange et de Balegem, l'architecte respectait également d'anciennes traditions bruxelloises, dans le domaine des matériaux de construction. Totalement rajeuni, tout en restant fidèle à sa silhouette d'autrefois, l'immeuble devient des plus attractifs; il offre aujourd'hui à ses visiteurs, une vaste aire de repos, une terrasse ensoleillée ainsi qu'une salle d'exposition.

Vue générale du couvent des Riches-Claires et du quartier Saint-Géry – 16 juin 1989. A l'avant-plan, la toiture incendiée de l'église; à gauche, l'ancienne boulangerie et au fond de la cour, la taverne du Lion d'Or. (Photo A. Micha.)

Les premiers dégâts visibles de l'incendie qui a ravagé l'église des Riches-Claires le 15 juin 1989. (Photo A. Micha.)

de recevoir, en 1595, des mains du magistrat de Bruxelles la maison dite de Nazareth, située en face de l'église de Saint-Géry.
Cette maison modeste fut malheureusement incendiée en 1619, mais un couvent fut reconstruit sur un terrain contigu. Selon les témoignages de ce siècle, c'était un des plus beaux bâtiments religieux de la ville. Aussi, jusqu'aux environs de 1623, la communauté, sous la direction de son abbesse Jac-

Les Riches-Claires (1595-1796)

Comme nous l'avons écrit plus haut, les sœurs des riches claires (10) reçurent la maison de Nazareth en compensation de leurs biens détruits par les calvinistes.
En 1343, le financier hollandais Guillaume de Duvenvoorde fonda le couvent des riches claires au Couwenclooster près de la future Porte de Hal (1381). Jusqu'en 1393, elles connurent une existence brillante, tant sur le plan financier que religieux, grâce aux dons des ducs de Brabant. Ensuite, ayant refusé les réformes de l'observance du XV[e] siècle, les calvinistes s'en vengèrent en détruisant (1578) le monastère adossé aux remparts et en dispersant les religieuses (1580). En 1585, Bruxelles est rendue à Alexandre Farnèse qui rétablit la religion catholique et les communautés religieuses victimes des troubles. Les riches claires, désormais appelées urbanistes, vont se reconstituer en communauté et déménager plusieurs fois avant

Constatation des dégâts de l'incendie à l'intérieur de l'église des Riches-Claires. (Photo A. Micha.)

queline Du Quesnoy, se trouvait-elle en « grand besoin et pauvreté ». Heureusement, lors de leur admission, les postulantes qui devenaient conventuelles devaient verser une dot (montant moyen au XVII[e] siècle : 5.600 florins) et elles bénéficiaient également d'une rente, sans compter les différents biens de l'ordre dont la gestion permettait de subvenir décemment à la vie communautaire. Parmi les sœurs conventuelles, les sœurs professes étaient issues, au Moyen Age, de familles nobles ou lignagères bruxelloises ou de la région bruxelloise, ou, à l'époque moderne, de familles bourgeoises. Les sœurs converses provenaient de milieux plus modestes et n'apportaient pas de dot. L'origine sociale, le degré d'instruction et les fonctions exercées (11) faisaient la différence entre les deux catégories de moniales. La communauté, au cours des siècles de son existence (1585-1796) comprit en moyenne une trentaine de sœurs qui y passaient environ 34 ans de leur vie à partir de l'âge moyen de 23 ans.

Ces quelques remarques montrent que la règle urbaniste fut respectée dans ses grandes lignes mais pas avec rigueur, puisque celle de pauvreté permettait la possession d'objets personnels, mais aussi d'une rente « au seul profit particulier » et « pour les petits plaisirs et nécessités » de l'intéressée. Par contre, la clôture est parfaitement respectée, ainsi que les tâches et obligations des offices religieux qui sont assurés par les franciscains récollets, dont les religieuses relevaient directement.

Enfin, les moniales vivaient en quasi complète autarcie économique pour ce qui concerne les vêtements, la nourriture, la boisson (cf. brasserie-boulangerie, actuellement restaurée dans l'îlot Saint-Géry) et le chauffage.

Le XVII[e] siècle, consacra l'apogée de cet ordre à tous les points de vue. En effet, les sœurs ne tardèrent pas à agrandir leur habitat et elles se décidèrent à remplacer l'ancienne chapelle par un oratoire beaucoup plus vaste dédié à saint Gilles. Le 1[er] septembre 1665, l'abbesse Marie-Madeleine Van den Cruyce (1647-1670) fit poser la première pierre de l'église et, le 20 décembre 1671, l'archevêque de Malines, Mgr Alphonse de Bergues, consacra le nouveau sanctuaire construit probablement sous la direction du malinois, élève de Rubens, Luc Fayd'herbe (1617-1697, devenu bourgeois de Bruxelles en 1658). Contrairement aux bâtiments conventuels, l'église fut très peu endommagée par le bombardement de 1695 du maréchal de Villeroy.

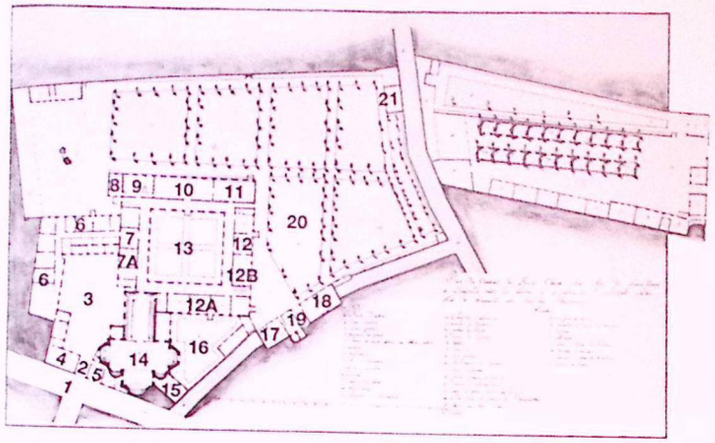
Les trésors d'un des plus beaux couvents de Bruxelles

Tout comme Notre-Dame de Bon Secours et l'église du Béguinage, le sanctuaire des urbanistes appartient au style renaissance flamande du XVII[e] siècle, appelé également italo-flamand. Elle présente cependant des caractéristiques plastiques très intéressantes bien que sa structure architecturale reste gothique avec un habillage décoratif baroque. Curieusement imbriquée dans les constructions postérieures, elle n'a, à vrai dire, pas de façade. La disposition bizarre s'explique du fait qu'une partie attenant au couvent, dont l'église formait une dépendance, était destinée aux religieuses; une autre devait être accessible aux paroissiens par la rue. En arrondissant les extrémités du transept et de l'abside, et en intercalant deux petits hémicycles pour les chapelles latérales, le plan de la croix latine est devenu tréflé et d'une grande élégance de ligne. Une coupole au carré du transept était directement posée sur pendentifs, tandis que la tourelle bulbeuse, les fenêtres ovales et les larmiers allégeaient encore son volume. Extérieurement, les trois extrémités de la croix latine étaient aménagées en pignon de briques coupées horizontalement d'élégantes bandes de pierres blanches alors qu'un bas-relief sculpté représentant des anges en adoration devant le Saint Sacrement, décorait gracieusement la façade du chœur.

Au XVII[e] siècle, l'ornementation religieuse du sanctuaire paraissait assez moyenne aux yeux des contemporains. Cependant, ses qualités de simplicité et de robustesse donnaient une impression de richesse due au soin de la décoration des volumes intérieurs bien équilibrés. Depuis la démolition de l'église Saint-Géry, Notre-Dame des Riches-Claires en a récupéré une partie du mobilier cultuel qu'elle a complété par d'autres ornements religieux rachetés ultérieurement (12). Ainsi, la chaire de vérité avec, en médaillon, le Sermon sur la montagne; les tableaux, les confessionnaux, un grand Christ en bois et les statues peintes en blanc et exposées sur les piliers de la nef centrale témoignent de l'art des XVII[e] et XVIII[e] siècles; tandis que la statue de Notre-Dame au Rouge provient de l'ancienne chapelle de la rue d'Anderlecht. Un tableau représentant saint Sébastien est également l'unique souvenir de la confrérie Saint-Sébastien de l'ancienne église Saint-Géry.

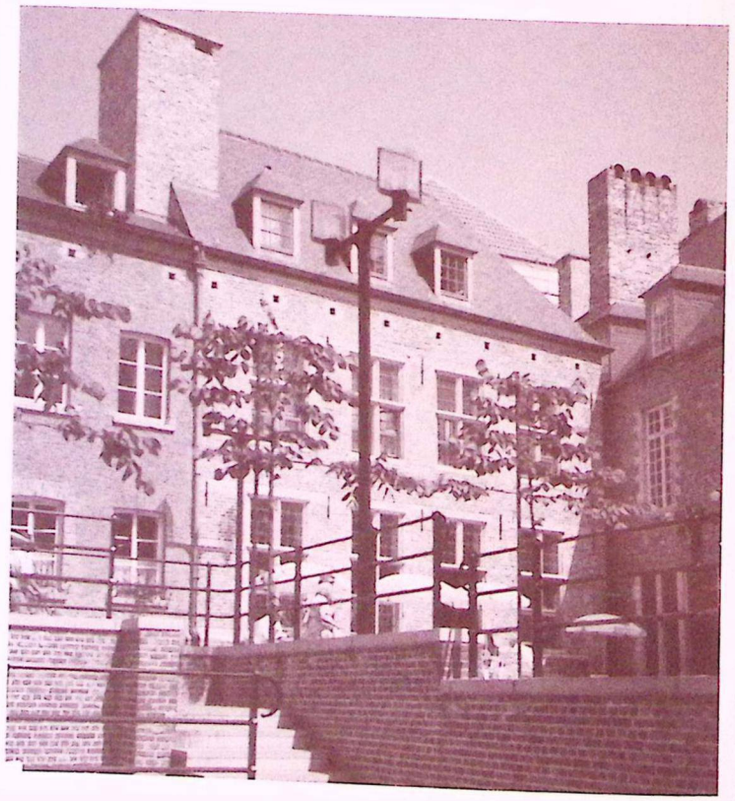
Les plus belles pièces sont celles qui faisaient partie du trésor de

Document extrait de « Bruxelles, témoignage du passé » par E. Poumon.



Plan du Couvent des Riches-Claires au XVII[e] siècle. Légendes : 1. Rue des Sœurs Noires, actuelle rue de la Grande Ile; 2. Porte d'entrée, actuelle rue des Riches-Claires; 3. Cour d'entrée; 4. Maison des Pères franciscains récollets; 5. Maison de la sœur portière; 6. Parloirs et bureaux; 7. Infirmerie; 7A. Au 1[er] étage : chambres d'hôtes; 8. Lavoir; 9. Cuisine; 10. Réfectoire; 11. Salle de récréation; 12. Chambres des religieuses âgées, infirmes et malades; 12A. Au 1[er] étage : 17 chambres pour les sœurs professes et la suite de l'Abbesse; 12B. Greniers ou entrepôts; 13. Cloître; 14. Eglise; 15. Sacristie; 16. Cour du bûcher (entrepôt du bois de chauffage); 17. Boulangerie; 18. Brasserie; 19. La porte des provisions; 20. Le grand jardin potager et fruitier; 21. La porte d'entrée du jardin Saint-Christophe.

Saint-Géry, et spécialement de la confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs, que les Riches-Claires partagèrent avec l'église de Notre-Dame de Bon Secours. Parmi ces pièces, nous pouvons citer la statue de Saint-Géry dans un beau drapé théâtral des XVII[e]-XVIII[e] siècles, ainsi que celle de Notre-Dame des Sept Douleurs. Cette dernière présentait de la main gauche l'Enfant qui tenait un livre dans les mains, tandis que, la dextre était posée sur son cœur percé d'un glaive. Le siège sur lequel était assise la Vierge portait les armoiries peintes de Henri Van Cutsem et d'Anne Moriaens, ainsi que la date 1585. Cette date commémorait la restauration de la confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs après les troubles calvinistes. La statue de la Vierge a probablement été exécutée, à cette date, par un maître-sculpteur resté fidèle à la tradition d'atelier bruxellois de la première moitié du XVI[e] siècle : l'allure générale encore gothique dans les plis anguleux et cassés du manteau et de la robe mais aussi la douceur déjà renaissante du visage de la Madone en témoignent (13). Dans l'abside latérale gauche, sous l'autel consacré à sainte Claire, se trouve un beau bas-relief en marbre blanc, représentant une pietà, accostée de deux anges éplorés, d'un modelé très fin. Enfin, sept panneaux en bois accrochés aux faces intérieures des piliers de la nef centrale complètent l'inventaire des biens de la confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs. Signalons également qu'un beau calice, resté indivis, est utilisé alternativement par les deux églises pendant trois ans (14).



La Taverne du Lion d'Or, côté cour intérieure. (Photo A. Micha.)

Les dernières heures des Riches-Claires (1783-1796)

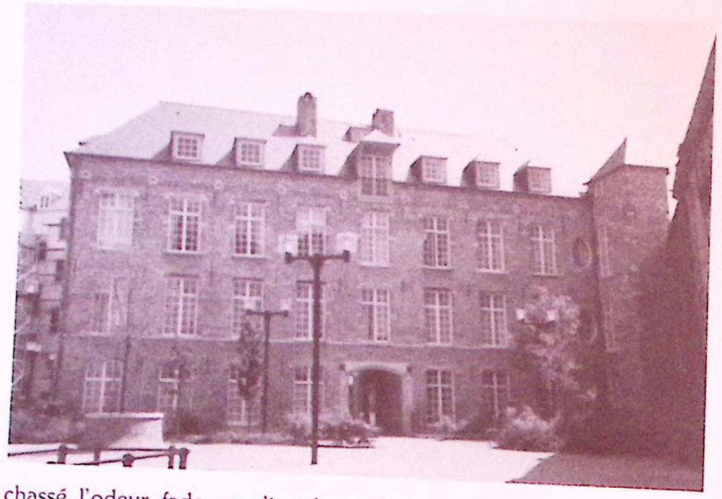
En 1783, un édit de Joseph II supprima le couvent, obligeant les vingt-neuf conventuelles à quitter leur maison au mois de juin, sous la direction de leur dernière Révérende Dame Abbesse : Pétronille Simons (1718-1808). Cette dernière allait se battre courageusement pour faire revivre sa communauté, d'abord chez les Sœurs Noires, puis à nouveau, dès 1790, aux Riches-Claires, dans des bâtiments fort endommagés.
En 1796, elles furent définitivement et irrémédiablement expulsées par les Français qui transformèrent le couvent en hôpital et le sanctuaire en magasin militaire. En 1804, l'église fut déclarée église paroissiale, après la démolition de Saint-Géry. Le couvent fut vendu comme bien national le 19 octobre 1805; une grande partie des bâtiments fut détruite, tandis que l'on traça les rues des Riches-Claires (1867) et Saint-Christophe (1806) au travers de l'ancienne vaste propriété conventuelle.
En 1824, puis en 1833, le Conseil de Régence de la Ville décida d'agrandir considérablement l'église en ajoutant deux nefs latérales à la nef centrale unique ainsi qu'une travée comportant le jubé et une nouvelle entrée. Les travaux furent dirigés par l'architecte Charles Van der Straeten (1771-1834). Aujourd'hui, il reste l'église, classée par la Commission royale des monuments et des sites en 1937, l'infirmerie (actuelle maison du curé), la brasserie-boulangerie et quelques bâtiments conventuels aux coins des rues des Riches-Claires et Saint-Christophe (classés en 1981). C'est une infime partie de la surface primitive qui s'étendait du côté de la rue Van Artevelde et même au-delà.
En août 1965, la kermesse Notre-Dame-au-Rouge fêta avec faste le tricentenaire de l'église des Riches-Claires.
En 1970, on entama la restauration de la toiture, des tourelles et des murs des bâtiments cultuels. A cette date, l'on abattit les maison qui étaient adossées au chevet de l'église.

Le bucher des sept Douleurs

Le 15 juin 1989, les habitants du cœur de Bruxelles s'émurent vivement de l'incendie qui embrasa l'église et le ciel crépusculaire de la capitale. En effet, vers 19 heures, un foyer dont on ne peut encore déterminer précisément l'origine, couva dans la chapelle du fond de l'église avant de dévaster violemment la toiture de l'édifice. La cloche de l'horloge du clocher sonna encore 20 heures avant de s'effondrer avec fracas au pied de l'édifice. A ce moment, les pompiers impressionnés par la violence du brasier considéraient l'édifice comme perdu et s'acharnaient à préserver les bâtiments voisins. La lutte contre le bûcher se termina le lendemain vers 7 heures du matin.
Dès le 16 juin, on pouvait commencer l'inventaire des pertes dues au sinistre et constater avec soulagement, beaucoup moins de destruction que ce que l'ampleur et l'embrasement de la fournaise auraient pu laisser supposer. En effet, on déplore la disparition de la statue de Notre-Dame des Sept Douleurs et du grand Christ en bois qui se trouvaient dans la chapelle où s'est déclaré l'incendie. Ensuite, ce furent les orgues du XIX[e] siècle (15), nouvellement restaurées en 1987, deux confessionnaux, un tableau représentant le « Lavement des pieds » et une cloche qui disparurent à jamais dans le tourbillon infernal de cette soirée du 15 juin.
Les membres de la Commission royale des Monuments et des Sites ont estimé les autres pièces du mobilier « récupérables » et ils ont ordonné les travaux les plus urgents pour la préservation des bâtiments. La Commission insistera pour le respect des matériaux d'origine et pour la restitution des éléments architecturaux dans les formes initiales. Mais elle fera peut-être une exception pour la charpente en bois, en acceptant son remplacement par des matériaux modernes, comme à la cathédrale Saint-Michel : des sablières en béton et des voiles en béton armé.
Les dégâts sont estimés à 380 millions de francs : 200 millions seront remboursés par les assurances mais les 180 millions restants ne pourront jamais être réunis par les interventions déjà promises par les pouvoirs publics : Ville de Bruxelles, Région, Fondation Roi Baudouin et Association pour la protection du patrimoine immobilier. Aussi, la Fabrique d'église devra de toute façon compter sur la solidarité spontanée qui s'est déjà manifestée de façon très chaleureuse (16).

Bibliothèque principale n° 1 de la Ville de Bruxelles (17)

La rue des Riches-Claires abrita également, jusqu'au début de ce siècle, une douzaine d'estaminets et de tavernes, dont l'un, situé en face de l'église, présentait aux passants une enseigne très alléchante : « Les Trois Fromages ». Les folkloristes pensent à une allusion à des produits laitiers typiquement bruxellois : l'*ettekeis*, le *pottekeis* et le *gescheuptekeis* (servi sur une palette trouée pour éliminer l'eau).
La Bibliothèque principale n° 1 de la Ville de Bruxelles en a



Restaurée, la brasserie-boulangerie du couvent des Riches-Claires. (Photo A. Micha.)

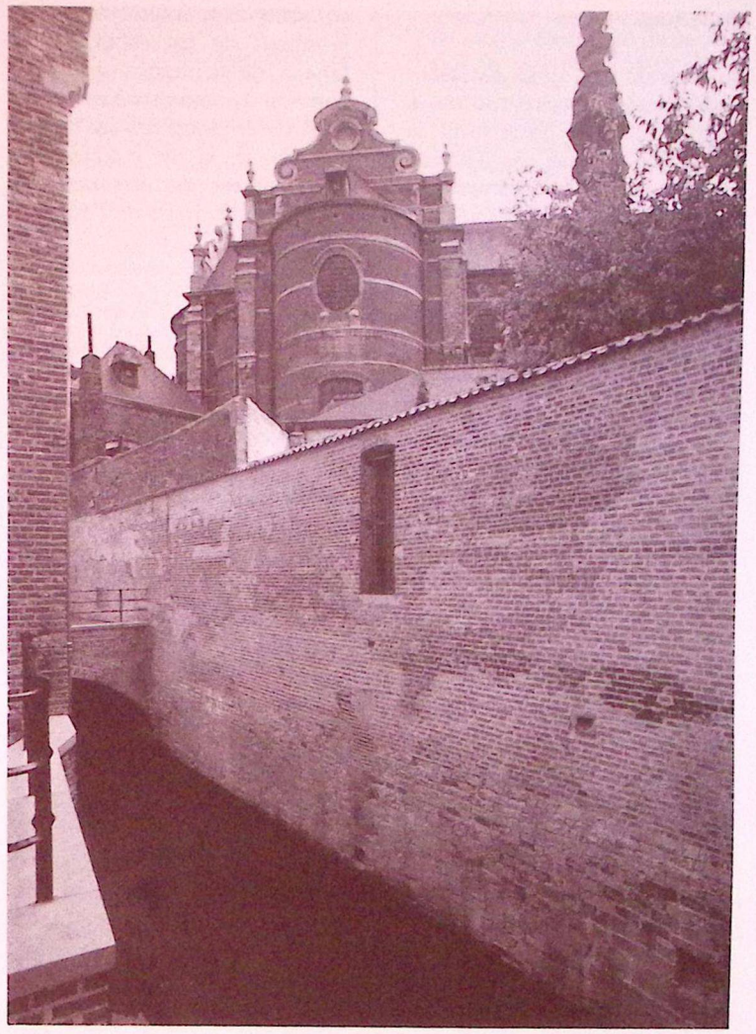
chassé l'odeur fade en s'installant, en 1980, à côté des bâtiments de l'Athénée Léon Lepage.
La bibliothèque fut créée en 1967 en regroupant plusieurs bibliothèques libres paroissiales datant de la loi Jules Destrée de 1921. Cette ASBL, appelée « Bibliothèque Centrale de Bruxelles » était installée dans les anciens locaux du théâtre Patria, rue du Marais. Elle devint institution communale dès le 1er juillet 1971 et fut logée, à titre provisoire, dans les bâtiments du Palais du Midi. En 1980, elle s'installa dans l'immeuble construit pour elle au 24, rue des Riches-Claires par l'architecte Pierre Puttemans. Les locaux ont été inaugurés le 26 mars 1981. Ils regroupent, au rez-de-chaussée et aux deux premiers étages, les sections « Adultes » et « Jeunesse » de la bibliothèque ainsi que les locaux du Centre culturel de la Ville de Bruxelles (18). Les personnes intéressées peuvent y organiser des spectacles divers, des conférences, des expositions, des séminaires, etc...
Depuis 1984, pour répondre aux nouvelles normes du décret de la Lecture Publique, la bibliothèque est devenue bibliothèque « principale » n° 1 de la Ville de Bruxelles. Les collections totalisent près de deux cent mille documents qui se répartissent dans les sections de prêt, de salle de lecture, de périodiques, de documentation (diapositives, documentation littéraire, dépouillement de revues, dossiers de presse) et de centre de documentation consacré, plus spécialement, à l'histoire de Bruxelles et de sa région.

Un des confessionnaux de l'église des Riches-Claires au lendemain de l'incendie. (Photo A. Micha.)

La rue de la Grande-Ile : Les anciens ateliers Pompe et autres...

Enfin, dans la rue de la Grande Ile (depuis le dernier quart du XIXe siècle) ou rue de l'Hospitalité (à partir de 1795) ou rue des Sœurs Noires (fin XIVe siècle) ou Oude Borghstrate (depuis le XIIe siècle), on a découvert, en 1972, à hauteur de la rue des Six Jetons, un mur de la première enceinte et la porte du Lion, détruite à la fin du XVIe siècle, ainsi que l'ancien « *Cantermolen* » du XVe siècle, qui fut le premier moulin à vapeur de Belgique (1832).
A hauteur des numéros actuels 33 et 35, se trouvaient deux maisons du couvent des Sœurs Noires ou chanoinesses de saint Augustin, vouées au soin des malades à domicile. L'ordre des Sœurs Noires *(swerte susters)* a été fondé au XIVe-XVe siècle; il

Vue sur la Senne et le quartier Saint-Géry.



s'est répandu uniquement aux Pays-Bas et dans le nord de la France. Le couvent a été démoli en 1695 et partiellement reconstruit en 1701. Ensuite, il a été vendu comme bien national à un brasseur. Ces deux maisons, reconstruites en 1605, étaient élevées sur un pont jeté sur un fossé souterrain de drainage de la Senne. Elles restèrent intactes au milieu des ruines du bombardement de 1695.
Ces deux bâtisses furent achetées plus tard, en 1820, par Franz De Leeuw, maître étainier dont la réputation dépassa largement les limites territoriales du Brabant. Ses fils Antoine et Pierre, puis, Antoine seul, perpétuèrent dignement la tradition familiale avant que Robert Pompe (+ 1963), frère du célèbre architecte Antoine Pompe, ne reprenne à son tour l'affaire en 1909.
Enfin, un de ses neveux, Freddy Hertz, mit près de vingt ans d'expérience au service de ce métier d'art, avant de liquider définitivement l'affaire en août 1978. Pompe et son successeur furent les uniques maîtres étainiers bruxellois travaillant encore suivant les rigoureuses traditions ancestrales : étains à 97 % de pureté, exempts de plomb; modèles d'une sobriété majestueuse, et dont l'aspect, grâce au polissage au sable blanc, avait l'apparence de l'argent à travers les pièces d'usage quotidien des services à café, à bière ou à dîner. Ils avaient également reconstitué un atelier du XVIIIe siècle, garni d'une collection de pièces anciennes exceptionnelles (19).
Actuellement, les bâtiments ont été repris par un restaurateur, dernier hôte des « Ateliers de la Grande Ile », rendez-vous gastronomique et musical des nuits slaves de Bruxelles.
Un peu plus loin, au coin de la rue des Six Jetons, la famille De Ruysscher construisit, en 1905, les importantes Papeteries de Belgique.
Quant la rue de la Grande-Ile s'articulait encore à la rue d'Anderlecht, on découvrait un grand café à l'enseigne : « La Cour de Bruxelles ». C'est dans cet établissement que se réunissaient chaque semaine, en 1847 et en 1848, les adhérents à l'Association Démocratique, comptant parmi ses membres : MM. Karl Marx, Jottrand, Imbert, Mellinet, Mainz, Kats, le Polonais Lelewel et d'autres socialistes de cette époque héroïque. Lorsque ces militants assistaient à un banquet, ils allaient se servir eux-mêmes à la cuisine !
Au XIXe siècle, la population du quartier Saint-Géry se composait essentiellement de petits ouvriers, de colporteurs, de besogneux et de mendiants. On y trouvait de nombreux cafés et tavernes, des moulins à eau, des tanneries et des brasseries ainsi que quelques petites entreprises et industries.

Un le tout...

Au mois de juin 1988, Bruxelles explorait son histoire rue de la Bourse (20) en découvrant le chœur de l'église de l'ancien couvent des frères mineurs et récollets ainsi que de très anciens murs médiévaux. Aujourd'hui, en traversant la Senne et le boulevard, la personnalité légendaire de saint Géry remonte des brumes du haut Moyen Age et des mystères de la naissance du bourg bruxellois. Le trait d'union entre ces deux places, unies dès l'origine, puis séparées par la coupure des grands boulevards intérieurs, est ressoudé pour les temps futurs.

Tout ne forme plus qu'un...

En effet, par les aspects évoqués au cours de cette flânerie dans les rues du quartier Saint-Géry, le promeneur réjoui, peut constater avec intérêt, les manifestations de cet esprit de vie tenace, de ce sang revivifié parcourant à nouveau les artères d'un cœur plongeant ses racines à l'aube de la cité médiévale et projetant ses derniers rameaux vers les fruits mûrs de l'an deux mille.

Le clocher de l'église des Riches-Claires, tel qu'on pouvait le voir jusqu'au 15 juin. Aquarelle (1881) de Jean Baes extrait des « Tours et Tourelles historique de la Belgique ».

Notes

(9) Cette congrégation a été fondée par Gérard De Groot, de Deventer (1340-1384) qui forma entre autres, Erasme. C'étaient des laïcs, désireux de vivre leur foi chrétienne d'une manière plus pure et plus ardente selon les principes de la « devotio moderna ». Ils ne prononçaient pas de vœux et ne suivaient pas de règle précise. Réunis en communauté, ils vivaient du produit de leurs activités.

(10) En 1212, Claire, voulant suivre le style de vie de saint François, fonda l'ordre des clarisses, branche féminine des disciples de François, sous le nom de pauvres claires. Par le « privilège de pauvreté », les clarisses ne pouvaient être forcées d'accepter des propriétés pour leur ordre. En 1268, le pape Urbain IV permit l'adoucissement du sévère règlement primitif pour certaines d'entre elles, qui prirent, dès lors, le nom de riches claires. Pour cette raison, on les appelait également urbanistes de sainte Claire. Les clarisses vivaient cloîtrées.

(11) Les charges d'abbesse, d'officières et de prieures étaient réservées aux sœurs professes; tandis que les sœurs converses se partageaient celles de maîtresse des novices, d'économe, de magasinière, de messagère, d'infirmière, de sacristine, de chantre ou organiste, ainsi que les travaux domestiques à l'intérieur de la clôture.

(12) Le mobilier religieux qui appartenait aux riches claires et qui comportait des sculptures, des orfèvreries cultuelles, des tissus, des dentelles, des tableaux, etc... a été vendu lors des suppressions de l'ordre en 1783 et 1796.

(13) Au moment des grandes fêtes, cette statue était revêtue de somptueux habits brodés et d'un voile de dentelle fait aux fuseaux sur fond de drochel. Cet ouvrage représentait les sept douleurs de la Vierge dans un style naïf et touchant. Ce présent a été offert, vers 1780, par les chambres de rhétorique « La Fleur de Lys » et « La Violette » qui avaient fusionné, dès 1507, sous le nom de « Mariacransken van de Zeven Ween » ou « Mariacrans minnelyck accoort ».

(14) A Corroy-le-Grand, la statue de sainte Claire vient de Bruxelles ainsi que le maître-autel et la statue de saint Gilles. Comme statues, l'inventaire du trésor mentionne :
- une madone espagnole;
- une immaculée Conception (1659) provenant de l'ancienne église des Bogards;
- deux anges en bois (1600);
- deux statues de Notre-Dame-au-Rouge, dont une se trouve dans la sacristie;
- une Vierge du XVIII[e] siècle;
- une remarquable et célèbre sainte Barbe (vers 1520).

Au nombre des peintures, nous trouvons :
- l'adoration des bergers par Martin Devos (XVII[e] siècle);
- sainte Marie-Madeleine au désert (XVIII[e] siècle);
- le lavement des pieds (œuvre caravagesque);
- le triomphe de l'Eucharistie d'après Rubens;
- l'éducation de la Vierge;
- sainte Cécile;
- Jésus au jardin des oliviers par Corneille Cels.

Dans le trésor de l'église, nous pouvons admirer quelques pièces d'orfèvrerie :
- une lampe de sanctuaire pesant 63 kilos;
- un magnifique ostensoir-soleil du XVIII[e] siècle;
- un plat en laiton de la fin de l'époque gothique;
- un Chirst en argent.

ainsi que de précieux ornements sacerdotaux :
- un antependium en broderie d'or (XVII[e] siècle);
- des dentelles anciennes.

et de riches ornements des XVII[e] et XVIII[e] siècles.

Parmi le mobilier cultuel, nous trouvons, outre les pièces précitées, l'armoire aux archives, les lustres, le maître-autel en marbre (1706), le tabernacle en bois sculpté et doré, des panneaux Louis XVI, une crédence Louis XV en bois sculpté et marbre, les pierres tombales disparues sous l'actuel pavement et un départ d'escalier en bois avec un médaillon de sainte Claire (XVIII[e] siècle).

La charpente du petit clocher et les vieilles cloches peuvent clôturer cet inventaire non limitatif.

(15) Bernhard Dreymann (1788-1857) faisait partie d'une famille de facteurs d'orgues à Mayence. En 1841, l'instrument qu'il acheva pour l'église protestante de Bruxelles (chapelle royale) sera expertisé avec éloges par François-Joseph Fétis. Ce premier instrument à l'étranger contenait plusieurs nouveautés techniques remarquables. Il sera suivi d'autres projets en Belgique dont douze seront réalisés dans différentes villes. En 1846, il construisit pour l'église des Riches-Claires un orgue de deux claviers et de neuf jeux. Mais, sous l'impulsion de Fétis, la facture progressiste s'orienta vers la France et l'orgue romantique naissant. Le post-classicisme allemand de Dreymann parut rapidement démodé, malgré la solidité et les qualités sonores de ses instruments.

(16) Toute personne désireuse d'aider financièrement ou matériellement la paroisse peut le faire en contactant le secrétariat paroissial 23 rue des Riches-Claires, téléphone : 02/511.09.37; CCP 000-0000151-54.

(17) Voici les renseignements pratiques concernant cette institution : adresse : 24 rue des Riches-Claires, 1000 Bruxelles; téléphone : 02/512.40.12 ou 512.95.69. Les jours et les heures d'ouverture sont les suivants : lundi : de 12 à 19 h, mardi : de 12 à 18 h, mercredi et jeudi : de 10 à 18 h, vendredi : de 10 à 19 h, samedi : de 9 à 12 h. Le centre de documentation est ouvert à partir de 12 h 45. L'inscription est gratuite et le prêt des livres est de 5 FB pour 15 jours.

(18) Le programme des activités et les renseignements peuvent être obtenus auprès du Service culturel de la Ville de Bruxelles : 24 rue des Riches-Claires à 1000 Bruxelles; téléphone : 02/212.41.66 ou 511.79.90 ou 511.66.87.

(19) En 1978, la SPRL Deboutsfort qui reprenait l'affaire avant de s'installer définitivement à Brakel, ne s'intéressant pas aux collections du musée, Mr. Hertz vendit les pièces d'étain qui se trouvèrent dispersées d'en d'autres collections particulières ou publiques. Cependant, les Archives de la Ville de Bruxelles ont racheté les machines et les outils de l'atelier reconstitué du XVIII[e] siècle. Nous pourrions donc espérer que, prochainement, ce matériel soit visible rue des Tanneurs. Les amateurs d'étains anciens auront certainement déjà repéré des pièces des ateliers De Leeuw et Pompe dans les vitrines de la Maison du Roi.

(20) Voir « Brabant Tourisme », numéro 4/1988 : Bruxelles explore son histoire rue de la Bourse/ Marcel VANHAMME et Anne MICHA, pages 17-24.

BIBLIOGRAPHIE

Livres :

— DES MAREZ, Guillaume. — *Guide illustré de Bruxelles : les monuments civils et religieux.* — Bruxelles : Touring Club de Belgique, 1918. — pp. 38-39; 245-247; 339-344.

— HENNE, Alexandre et WAUTERS, Alphonse. — *Histoire de la ville de Bruxelles.* — Bruxelles : Ed. Culture et Civilisation, 1975. — Vol. 1 : p. 109; Vol. 3 : pp. 216-232.

— HUBERT, René. — *Histoire de la pédagogie.* — Paris : PUF, 1949. — p. 41.

— HYMANS, Louis. — *Bruxelles, à travers les âges.* — Bruxelles : Ed. Culture et Civilisation, 1974. — Vol. 1 : pp. 329, 426, 338.

— MARTENS, Mina (direction). — *Histoire de Bruxelles.* — Toulouse : Privat, 1976. — pp. 11-52.

— OSTA, Jean d'. — *Dictionnaire historique et anecdotique des rues de Bruxelles.* — Bruxelles : P. Legrain, 1986.

— OSTA, Jean d'. — *Les rues disparues de Bruxelles.* — Bruxelles : Rossel, 1979.

— SOCIETE GENERALE DE BANQUE. — *Pierres et rues : Bruxelles : croissance urbaine 1780-1980.* — Bruxelles : F. Poot, 1982. — pp. 153-170.

— UYTTEBROUCK, A. et DUMONT, Georges-H. (direction). — *Bruxelles, mille ans de vie quotidienne.* — Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1979. — pp. 13-34; 53.

— VERNIERS, Louis. — *Bruxelles, esquisse historique.* — Bruxelles : A. De Boek, 1941. — pp. 13-49.

— VAN ACKERE, Jules. — *Belgique baroque et classique (1600-1789) : architecture, art monumental.* — Bruxelles : Vokaer, 1972. — p. 23.

— VANHAMME, Marcel. — *Bruxelles, de bourg rural à cité mondiale.* — 2[e] éd. — Bruxelles : Anvers : Mercurius, 1978. — pp. 15-36.

— VANHAMME, Marcel. — *Bruxelles : 1100-1800, promenades dans le passé .* — Bruxelles : Office de Publicité, 1949. — pp. 11-24.

— VAN NECK, Léon. — *Vieux Bruxelles illustré.* — Bruxelles : O. Lamberty, 1909. — pp. 21-33, 95-115.

— STENGERS, Jean (Direction). — *Bruxelles, croissance d'une capitale.* — Anvers : Fonds Mercartor, 1979. — pp. 19-37.

CELIS, Marcel (dir.). — Bruxelles protégé : les monuments et sites protégés légalement en date du 1/1/1988. — Bruxelles : P. Mardaga, 1988.

HAINE, Malou et MEEUS, Nicolas (dir.). — Dictionnaire des facteurs d'instruments de musique en Wallonie et à Bruxelles du IX[e] siècle à nos jours. — Bruxelles : Liège : P. Mardaga, 1986. — p. 145-146.

Articles de périodiques :

— FOURNIER, Albert. — « L'étain, connu au temps de Moïse a son poinçon bruxellois depuis 150 ans dans l'ancienne Ile Saint-Géry ». — in : *Syndicat d'Initiative de Bruxelles*, 1973. — pp. 99-103.

— JUVYNS, Cl. — in : *Cahiers Bruxellois* : « La communauté des Riches-Claires de Bruxelles, de 1585-1796 ». — juillet-décembre 1965. — pp. 181-239. « La vie quotidienne des Riches-Claires bruxelloises ». — janvier-juin 1966. — pp. 13-28. « Le couvent des Riches-Claires bruxelloises et son église ». — janvier-mars 1967. — pp. 69-84.

— MARTENS, Mina. — « Le culte de Saint-Géry à Bruxelles au X[e] siècle ». — in *Hommage au Professeur P. Bonenfant (1899- 1965).* — Bruxelles : s. d., 1965. — 33 p.

— VANHAMME, Marcel. — « De la légende de saint Géry à l'emplacement du castrum ducal ». — in : *Présence de Bruxelles*, n° 83. — pp. 24-28.

Diverses conférences non publiées sur les origines de Bruxelles.

— HEMELEERS, Geneviève, C. — « Bruxelles, ma ville ». — in : *Brabant*, n° 1/1961. — pp. 18-19.

— POREYE, Raymond. — « Les Riches-Claires à Bruxelles ». — in : *Brabant*, n° 3/1960. — pp. 2-6.

BURNAL, Jean. — Un anniversaire bruxellois : il y a 300 ans, l'archevêque de Malines posait la première pierre de l'église des Riches-Claires. — in : Présence de Bruxelles, numéro 70, juin 1965.

(2) *Voir début dans « Brabant Tourisme » n° 4/1989.*

Un coin peu connu, mais qui mérite d'être apprécié

HAMME-MILLE

par Maurice DESSART

L'extrémité nord-ouest du canton de Jodoigne est formée par la commune de Hamme-Mille, qui s'étend dans la direction de Louvain jusqu'à la forêt de Meerdael. Ce territoire, situé à 45 kms de Bruxelles, est contigu à ceux de Bierbeek, Blanden, Bossut, Nethen, Nodebais, Tourinnes-la-Grosse, etc. et fait partie de la frontière linguistique; il est rattaché au canton de Jodoigne depuis le début du XIX[e] siècle. Contrée essentiellement agricole, elle est éminemment favorable au tourisme régional de par ses vastes horizons bordés de belles forêts. Ces deux endroits ont été jumelés le 21/11/1811.

Que nous apprend l'étymologie de ces noms? -HAM proviendrait du franc HEIM, habitation, résidence. MILLE signifierait « terre poussiéreuse », et l'été, après une période de chaleur et de sécheresse, les sables bruxelliens soulevés par le vent, paraissent corroborer cette étymologie. La commune de Hamme-Mille présente de grandes différences comme aspect et comme nature du sol; elle est traversée par de larges ruisseaux bordés de prairies et de bocages; vers le sud s'étend un plateau argileux et fertile qui se prolonge vers Bossut et Nodebais; au nord, le sol s'élève assez brusquement, puis forme un plateau sablonneux qui se perd dans la forêt de Meerdael. Ces terrains sont voués à l'agriculture depuis de nombreux siècles et les chemins y sont surtout favorables au tourisme pédestre, l'automobiliste ne devra pas craindre de quitter son véhicule pour aller admirer l'un ou l'autre coin. Les beaux monuments n'y manquent pas,

Le chemin Saint-Nicaise. (Photo R. Caussin.)

Le Château de Valduc. (Photo R. Caussin.)

tels le château de Valduc (ce qui en subsiste...), et l'église de Saint-Amand, sans oublier la rustique chapelle de Saint-Corneille, discrètement située à mi-chemin de Hamme à Mille en un site bien campagnard et qui fait encore l'objet d'une procession le 4[e] dimanche après Pâques attirant de nombreux pèlerins, ceux-ci venant parfois de loin.

La contrée appartient au bassin de l'Escaut et est baignée par la Nethen laquelle y ménage quelques belles perspectives; de nombreux autres ruisselets s'y remarquent. Hamme-Mille passe pour fournir le Brabant en bons ouvriers paveurs. Endroit tranquille, il paraît avoir toujours été quelque peu ignoré, et, côté blason populaire (sobriquet attribué aux habitants), De Raadt, auteur spécialisé en ce domaine, n'a rien trouvé en 1904; heureux habitants qui n'ont excité ni l'envie ni la rancune de personne! En réalité cette situation proviendra plutôt d'un manque de moyens de communication, la commune était isolée, ce qui a bien changé ces dernières années.

Dans la forêt de Meerdael, on a trouvé sur le territoire de Hamme-Mille des silex taillés néolithiques; de la période bel-

go-romaine subsistent les restes d'une enceinte fortifiée, des tombes et tombelles, des vestiges d'habitations et un tronçon de voie antique. Cette présence humaine s'est manifestée surtout aux environs des grandes fermes qui existent encore. La première trace historique réelle se situe en 1139, moment auquel Arnoul de Geest donna à l'abbaye de Reims (France) la moitié de la villa de Hamme, conjointement avec d'autres biens situés à Genneville (commune de Saint-Remy-Geest). Il s'agit là d'une donation pieuse, courante durant la période du haut moyen âge. L'abbaye Saint-Nicaise (de Reims) exerça donc là certains droits et y a longtemps délégué des représentants, coutume tombée depuis longtemps en désuétude. Il n'y avait en réalité aucun château à Hamme, ni à Mille, mais de grandes habitations et fermes qui se trouvent pour la plupart à Mille.

Le contraste entre les deux endroits peut encore se constater de nos jours : Hamme plus commercial, Mille un secteur agricole. Les annales historiques des lieux sont modestes et l'on n'y relève aucun point bien saillant. Hamme-Mille est à remar-

La Procession Saint-Corneille. (Photo R. Caussin.)

quer pour de belles perspectives (légères collines, chemins creux, etc.) qui offrent de fort belles promenades aux pédestrians, ce qui est bien un point d'attrait majeur. Autre chose intéressante, l'amateur d'oiseaux (l'ornithologiste) pourra repérer diverses intéressantes variétés, parfois fort rares pour le pays, principalement à l'été et à l'automne. Ce dernier fait a été tellement connu qu'avant 1940 de nombreux tendeurs y posaient leurs filets. Cette pratique y est en profonde régression et l'on peut dire que la tenderie y est à l'heure actuelle quasi inexistante. Durant la belle saison des membres de nos sociétés ornithologiques se rendent là en observation; à remarquer de nombreuses et belles haies, refuges d'oiseaux et de petits mammifères.

Le château de Valduc, où l'on remarque de belles pièces d'eau, est un ancien couvent de Cisterciennes fondé en 1235. Il ne reste plus grand chose des bâtiments claustraux, mais l'on peut encore voir les vestiges du vieux moulin, et l'ancienne ferme, long bâtiment coiffé d'un toit à la Mansard. Le pilori seigneurial est encore debout : une colonne de pierre, sur laquelle des vers sont gravés, reposant sur deux marches de pierre.

Non loin de là, l'église Saint-Amand, datant de 1830, est d'une extrême simplicité; elle est surmontée d'un dôme assez curieux et est de pierre et de brique. La nef que deux rangées de colonnes cylindriques à hauts soubassements de forme carrée partagent en trois parties, se compose de quatre travées éclairées par des demi-fenêtres. Les bas-côtés affectant vers l'ouest une forme semi-circulaire, encadrent la tour, carrée et percée en sa partie supérieure de baies surmontée du campanile. Mobilier assez intéressant, deux belles statues de Van Emelen (Notre Seigneur et Notre-Dame), une cuve baptismale du XVI[e] siècle, quatre chandeliers de cuivre (XVII[e] siècle), deux statues en bois peint, ornant le tabernacle et provenant de l'Abbaye de Valduc (XVIII[e] siècle), une croix en chêne d'un calvaire gothique, XVI[e] siècle. Des pierres tombales intéressantes peuvent aussi se voir.

A Mille, la chapelle de Saint-Corneille fut construite en 1405 mais remaniée plusieurs fois. Comme dit plus haut c'est un lieu de pèlerinage encore très fréquenté (4[e] dimanche après Pâques). A ce moment de l'année la nature renaît et de nombreux curieux effectuent le parcours dans la commune pour y admirer les caractères d'une belle nature, dans un calme imposant.

Le lecteur l'aura compris, parcourir Hamme-Mille est l'assurance d'un retour aux sources permettant l'appréciation réelle de beaux sites brabançons dans le calme et l'air salubre. Là, point de sophistication ou de concession à un modernisme envahissant, mais du recueillement portant à l'intérêt des choses de la nature.

La Chapelle Saint-Corneille. (Photo R. Caussin.)

Les Haras de Belgique

par H.P. HENRI-JASPAR,
conservateur du Musée du Cheval à Spa

Introduction

Il ne faut pas qu'en « Muséifiant » le cheval, on contribue à sa disparition. Au contraire, puisque ce quadrupède suit le bipède que nous sommes dans son évolution, le cheval contribuant à la civilisation, il faut le faire participer vivant, au Musée, symbole actuel de notre civilisation des « loisirs ».

Un Musée moderne étant un lieu vivant, de rencontres culturelles pour continuer l'évolution humaine avec la contribution de l'Univers animal.

I. Les Haras de la Forêt de Soignes

*« Hier light begraven den persaemen Carolis Rowies in zyn leven jaecht **te peert** van zyne K.M. van spaenen » 1706*

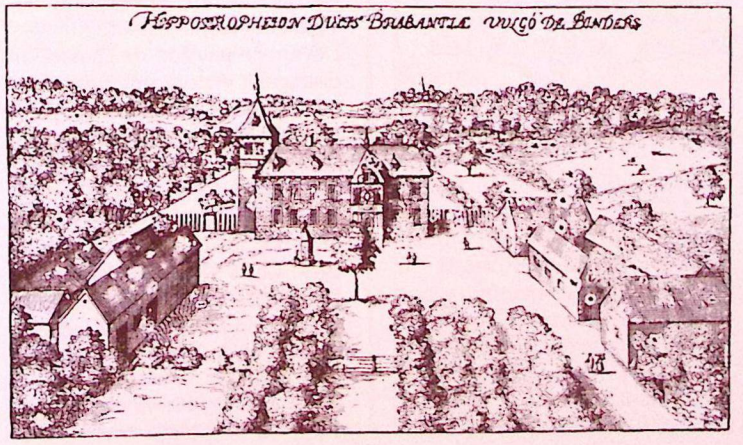
*« Ici repose Carolis Rowis qui fut de son vivant veneur **à cheval** de sa Majesté ».*

Cette inscription funéraire dans l'église de Watermael avait attiré l'attention depuis longtemps et est reliée directement à l'Assemblée des Veneurs de Boitsfort et à son élevage des chevaux de chasse, cette région directement limitrophe à la Cour de Bruxelles et à la forêt de Soignes, haut lieu de la Venerie, devant normalement avoir son Haras.

Les chevaux de chasse de nos anciens ducs de Brabant étaient de diverses provenances :

Déjà Antoine de Bourgogne au commencement du XV[e] siècle, bâtit son Haras en Forêt de Soignes. De ce Haras, subsiste la levée de terre délimitant le domaine et que les cavaliers connaissent bien sous la forme du « Saut du loup ».

Ce quadrilatère irrégulier était bordé d'un fossé de défense creusé artificiellement et dont les terres avaient formé un mur de 2 m de haut surmonté de palplanches en bois formant clôture.



On le situe actuellement entre la Drève des Bonniers et de la Pépinière. Il n'a pas été conservé de ce domaine d'autres souvenirs, si ce n'est un plan aux archives du Royaume.

Par contre en 1614, Albert et Isabelle construisirent à l'Ouest du Prieuré de Groenendael, leur propre Haras, choisissant ce terrain pour ses hautes teneurs en nourriture, particulièrement aptes à recevoir les chevaux. Il est piquant de constater que c'est à peu de distance du terrain choisi par le Duc Antoine, deux siècles auparavant.

La toponymie du lieu a encore gardé les noms de Wilde Peerd et de Peerdeberg.

Ces Haras avaient été fondés non pour la guerre mais la chasse, le cheval étant l'accessoire indispensable de la « Venerie ».

Il était donc normal qu'ils soient constitués à proximité immédiate de la si belle forêt de Soignes, réserve favorite des chasses principales des alentours de la Cour de Bruxelles.

Les archiducs avaient essayé à Mariemont en 1605 (voir ce chapitre) mais en étaient revenus : les poulains devenant aveugles l'un après l'autre.

De ce premier Haras du Prieuré de Groenendael, on fit cadeau d'animaux prisés dans toute l'Europe, centre du monde

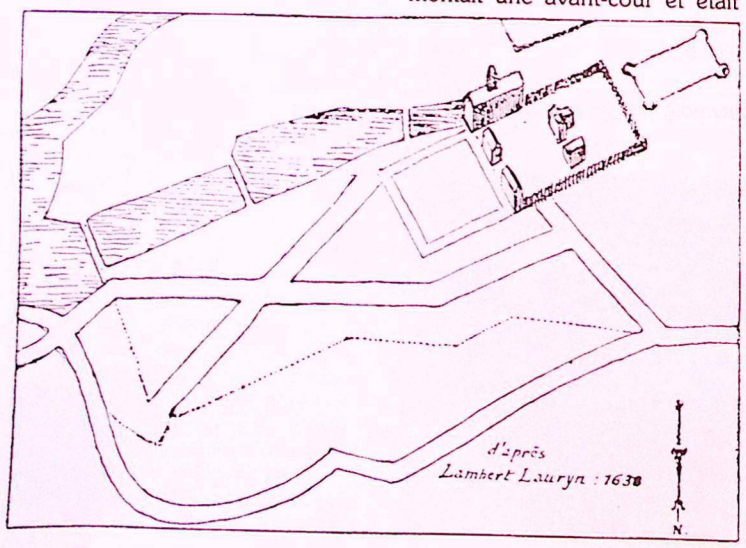
Le haras d'Albert et Isabelle à Groenendael dit « de Binders ». Ensemble des constructions. Gravure de Lucas Vostermans junior parue dans « Choregraphia Sacra Brabantiae » par Antoine Sanderus, édition de 1659.

connu, par exemple au Roi Philippe II d'Espagne, au Duc d'Orléans de France.
Le principal étalon s'appelait « Argentin » et faisant encore la monte à 19 et 20 ans. A 21 ans, il fut amené en Hollande pendant un an (voir Sanderus Domus Brabantiae 1659).
Notre grand Historien de la Forêt de Soignes, Sander Pierron en a conservé les différents « Seigneurs Commandants » :

1°) Le comte de SALRE, chevalier de la Toison d'Or, grand Ecuyer des Archiducs.
2°) Le comte DANJOVER, grand Ecuyer.
3°) Don Diego MESSIA, premier Cavallerice.
4°) Le comte de CAMELINO, chevalier de la Toison d'Or, grand Ecuyer.
5°) Le duc d'HAVRE, grand d'Espagne, grand Ecuyer.
6°) Le Marquis d'ESTE, chevalier de la Toison d'Or, grand Ecuyer du Cardinal Infant Fernando.

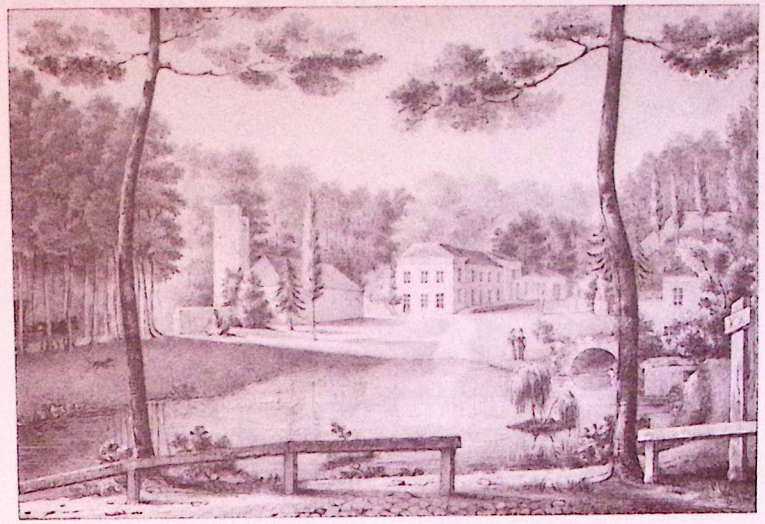
On a conservé également le nom de leurs officiers dirigeants: Jean Paul del Campo (Cavallerice); le Seigneur d'Arley (dont la famille existe encore); Jean Tregallo, Gaspard Collart et Gabrielle Berg.

Les titres de ces officiers étaient merveilleux : « Berg, livre d'or de l'ecuyerie de feu l'archiduchesse » gagnait 20 sols par jour.
Tout le personnel avait une masse de gages de 2.188 livres.
L'entretien du charroi, le ferrage des juments et les harnachements coûtaient : 4.429 livres, donc le total avec les dégats de chasse et des troupeaux faisaient une somme importante pour laquelle le trésor de l'époque se rebiffait souvent.
A la mort de l'archiduc Albert en 1624, une réunion spéciale fut consacrée à ce problème et une supplique circonstanciée dont nous conservons une copie, fut remise à la « Gouvernante Générale Isabelle ».
Ce Haras occupait les alentours de l'étang de la patte d'oie et de la drève des Oseraies. Lambert Lauryn le dessina en 1638.
Sander Pierron signale que cette vaste esplanade oblongue était traversée par deux allées droites en diagonale et que ce « dessin » formait une grande croix de Bourgogne.
On possède encore le descriptif des bâtiments : au haut de l'esplanade, la demeure presque seignoriale du Commandant surmontait une avant-cour et était prolongée par une haie vive.
Les côtés de cette cour composaient les communs, écuries, étables, remises et granges à foin.
Lambert Lauryn en 1638 qualifie ce Haras de jumenterie. C'était une amélioration de celui constitué d'une simple grange abritant toutes les installations, les poulains et leur nourriture des mauvaises saisons.
L'on améliora ensuite ces installations pour permettre les visites et les repas des seigneurs propriétaires venant à leur Haras. Et notamment du Cardinal-Infant.
Au fur et à mesure des années, ces installations s'améliorèrent pour devenir un véritable espace réservé aux chevaux et à leur élevage systématique.
Au milieu d'une vaste clairière défrichée dans la forêt de Soignes et entourée d'une haute futaie, se dressait la demeure à étage des Seigneurs attachés à la Cour et des officiers veneurs.
La façade avait le double de la profondeur. Ce bâtiment commandait la Cour d'honneur qu'encadraient de part et d'autre des pavillons formant ailes : tour et ajoute, fenêtres équilibrées faisaient avec les pilastres de cette demeure, un véritable château dans les bois.
Le blason de la Maison d'Espagne et l'aigle de la maison de Habsbourg en désignaient les initiateurs responsables.
Devant ce pavillon de chasse, on distinguait encore une vaste fontaine servant d'abreuvoir. Des ailes délimitaient la carrière où l'on s'exerçait au dressage des jeunes chevaux.
Tout cela se trouvait dans les environs actuels de l'Avenue du Bois, de la Drève du Comte de l'Etang de la patte d'oie et des prairies de Groenendael où l'on



Plan du Haras d'Albert et Isabelle en 1605 d'après Lambert Lauryn – 1630.

Groenendael. Point milieu de la Forêt de Soignes. (Document prêté par l'auteur.)



pouvait encore retrouver les fondations des huit bâtiments de la jumenterie pouvant abriter une douzaine de chevaux par bâtiment.
Par contre, sur le plan financier, la Cour des Comptes du temps, se plaint constamment des dépenses occasionnées par le Haras.
Et ce fut là une des raisons de sa perte et de sa disparition.
Il est fait grâce des détails, mais que l'on sache qu'en dix ans, de 1634 à 1645, il fut payé 17.389 florins aux deux marchands François et Jacques Beulens pour leur avoine et chaque mois le Haras coûtait 3.715 livres pour salaires et dépenses diverses.
Plusieurs fois l'on songea à supprimer cet élevage si nécessaire à l'époque pour la chasse et donc les fournitures des tables et des cuisines de la Cour et de son nombreux personnel.
Il ne faut pas oublier qu'en 1642 les poulains de Groenendael et de Tervueren occasionnaient aussi de grands dommages dans les plantations environnantes.
Il fallait constamment renouveler les clôtures qui gardaient les poulains des bandes de loups et empêchaient les dégâts à l'extérieur.
Au fil des années, les responsables fermiers demandent la suppression des Haras.
En 1660, on vendit les arbres-chênes de la Croix de Bourgogne et le 27 juillet de cette année, un peu d'argent sonnant rentra dans les caisses. Cela calma un peu les esprits.
On possède la liste des chevaux de Groenendael en 1662 :
Deux étalons, probablement de race locale mais très près de l'Andalou : El Tigre et El Escrivano, achetés par Don Juan d'Autriche.
Les juments par contre, au nombre de 27, sans compter les non fécondes, s'appelaient romantiquement : La Bellafille, Quitapesares, Duquesa, Perla, Zigera, Senorela, Mansfelt, Companera, Espanoleta, Estrela, ou Salveste.
On commença à vendre les poulains et certaines juments aux plus offrants pour diminuer les dépenses des Haras de Tervueren et de Groenendael.
Mais le 26 juillet 1678, le Conseil des finances écrit que le Gouverneur Général vient enfin de donner son assentiment à la liquidation du Haras de Groenendael « Haras du Roi au bois de Soigne ».
La jumenterie chère à nos souverains Albert et Isabelle avait existé 64 ans.
Malgré des offres de location pour en faire une résidence d'été ou une taverne relais, la Cour des finances en décida la démolition « par respect de la propriété royale précédente ». Et l'on récupéra les matériaux en rasant les bâtiments.
Cependant, en 1784, le duc d'Arenberg et l'Abbé d'Afflighem établirent à nouveau deux Haras qui furent détruits par la Révolution quelques courtes années après.
Sous la période française, le préfet Doulcet Pontecoulant au mois de pluviose de l'An IX, propose la constitution d'un Haras en Soigne mais à Tervueren.
Et le 4 juillet 1806, un décret de Napoléon permit d'acheter 60 étalons et les installa dans les anciennes écuries autrichiennes, du style architectural ducal si particulier, cher à Charles de Lorraine.
L'Empereur montrait ainsi combien, il prisait les races de notre pays pour sa cavalerie lourde et la traction de sa nouvelle artillerie, sa spécialité !

Genappe, entre histoire et sport

par Philippe CHAVANNE

Si, du strict point de vue de sa superficie, Genappe reste l'une des plus petites communes du Brabant Wallon, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'une localité au passé historique extrêmement riche.

Des origines à nos jours

D'après ce que l'on en sait, il semblerait que l'agglomération se soit formée vers le 13e siècle, à proximité immédiate d'un village qui, originellement, portait le même nom mais qui en changea assez rapidement pour devenir Vieux-Genappe et éviter ainsi toute confusion. Ce village de Vieux-Genappe fut tout d'abord domaine des comtes de Louvain avant de devenir domaine de la famille d'Ardenne et d'être finalement vendu au chapitre de Nivelles (en 1096) par Ida, comtesse de Boulogne et mère de Godefroid de Bouillon qui conduisit la première croisade.
Pour en revenir à Genappe, les ducs de Brabant y construisirent un château qui subsista jusqu'en 1671. Probablement sur le site même d'une autre ancienne forteresse. Plus tard encore, le destin de la localité croisa celui de quelques grands personnages historiques : Napoléon, Wellington, le duc de Brunswick,... C'était en juin 1815 et c'était lors de la bataille (dite...) de Waterloo. C'est le dernière fois que le nom de Genappe fit parler de lui en ce qui concerne l'Histoire.

La façade de l'église Saint-Jean-Baptiste et son fronton triangulaire. (Photo A.C.L.)

Quels vestiges?

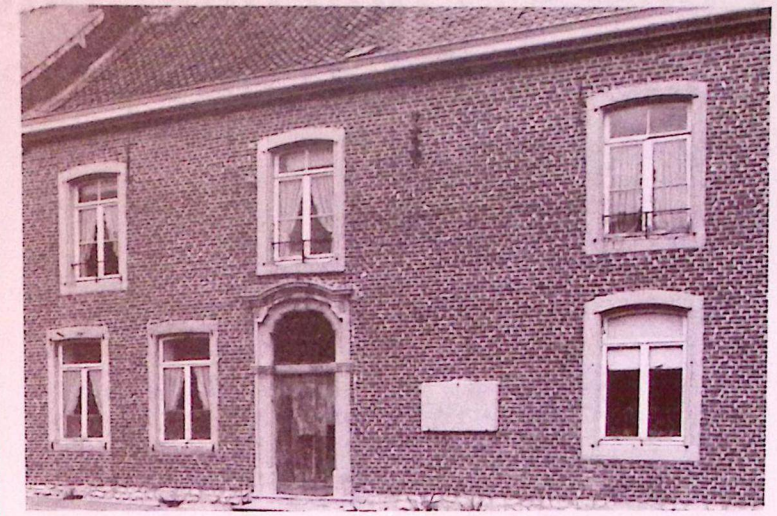
De son passé historique, Genappe n'a guère conservé d'abondantes traces. On peut cependant remarquer la (très jolie) maison où était jadis établie l'auberge du Roi d'Espagne. Autre monument local : l'actuelle église à la surprenante façade à fronton triangulaire et qui ne date que de 1842. Elle a plus que vraisemblablement succédé à un simple oratoire tardivement transformé en chapelle reconnue, puis (en 1836) érigé au rang d'église succursale.
Outre le passé historique de la localité, il y a encore bien d'autres choses qui tiennent au cœur des habitants de la localité. Prenez le vélodrome, par exemple...

Un haut lieu du cyclisme

Bien que le vélodrome de Genappe ait disparu depuis plus d'un quart de siècle maintenant, il reste encore très présent dans la mémoire et dans le cœur des

L'ancienne Auberge du Roi d'Espagne. (Photo R. Caussin.)

Genappiens. D'ailleurs, si vous demandez aux riverains de l'avenue Nouvelle où ils habitent, ils vous répondront sans l'ombre d'une hésitation : « Au vélodrome ». Peut-être serait-on d'ailleurs en droit de se demander pourquoi la rue concernée a été baptisée d'un banal « avenue Nouvelle » alors qu'il aurait été possible de la personnaliser tout en rappelant le passé hautement sportif des lieux...
Le vélodrome de Genappe a été construit selon les rêves – peut-être un peu fous – du promoteur Camille Ameys. Pour y arriver, il avait mis sur pied une association chargée de la collecte des fonds nécessaires et de l'investissement. L'ouvrage – construit suivant les plans de l'architecte Herent en 1926 – était pour le moins imposant : il s'agissait en réalité de l'exacte réplique du Palais des Sports de Bruxelles!...
Sa piste de deux cent trente-cinq mètres fut inaugurée la même année en grande pompe par les notables locaux, les autorités communales de l'époque et de nombreuses personnalités du monde sportif. Et il faut bien reconnaître que les manifestations qui s'y déroulaient étaient largement à la hauteur de son ambitieuse architecture...
Durant tout l'entre-deux-guerres, il fut réellement un haut lieu du sport cycliste; le rendez-vous de tous les champions de l'époque : Charles Pélissier, Toto Grassin, Jef Wauters,... Chaque quatrième week-end du mois de juillet se déroulait une grande fête : la Ducasse du Vélodrome. Une manifestation aussi importante que sympathique, véritable fête qui attirait toujours une foule considérable venue de la localité même ou des villages avoisinants.



Manifestation plus imposante encore : les championnats nationaux de vitesse qui s'y déroulèrent en 1930. C'est d'ailleurs un coureur professionnel local, René Martin, qui y enleva une très belle deuxième place. Faut-il préciser que lors de manifestations de cette envergure le public était encore plus nombreux qu'à l'accoutumée?...

Montgolfières, boxe,... et puis plus rien!

Incontestablement, les années trente furent pour le vélodrome de Genappe une période dorée. Malheureusement, la guerre allait bientôt faire passer le cyclisme et le sport en général au second plan des préoccupations. Et si de grandes fêtes dominicales avec spectacles divers, envols de montgolfières,... s'y déroulaient encore de façon assez régulière, c'est finalement le « noble art », la boxe, qui prit le relais du cyclisme. Et si, du temps de la « petite reine », de grandes compétitions avaient lieu à Genappe, il faut avouer que les amateurs ont également pu assister à quelques grands combats de boxe. De véritables champions s'y affrontèrent : Marcel Limage, Karel Sys,... ou Pol Goffaux qui fut champion de Belgique dans la catégorie des mi-lourds et... tenancier du café du vélodrome.
La fin des années '40 précipita celle du vélodrome. Et ce ne sont ni le ballodrome pourtant fort populaire (grâce notamment à une équipe locale qui jouait en première division), ni le jeu de quilles couvert qui suffirent à procurer un second souffle à ces installations.
Fini le cyclisme, oubliés les combats de boxe, en plein déclin les joutes de balle pelote et le jeu de quilles... Le vélodrome allait bientôt être racheté par des promoteurs immobiliers qui s'empressèrent de le transformer – de le défigurer! – en simples terrains à bâtir. Même la rue qui passe devant son fronton ne porte même pas son nom. N'empêche! Le vélodrome de Genappe n'est pas oublié pour autant. Il subsiste et subsistera encore longtemps dans le cœur des Genappiens.

Eglises, châteaux, paysages brabançons à la charnière des XIX^e et XX^e siècles (8)

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur à Jette

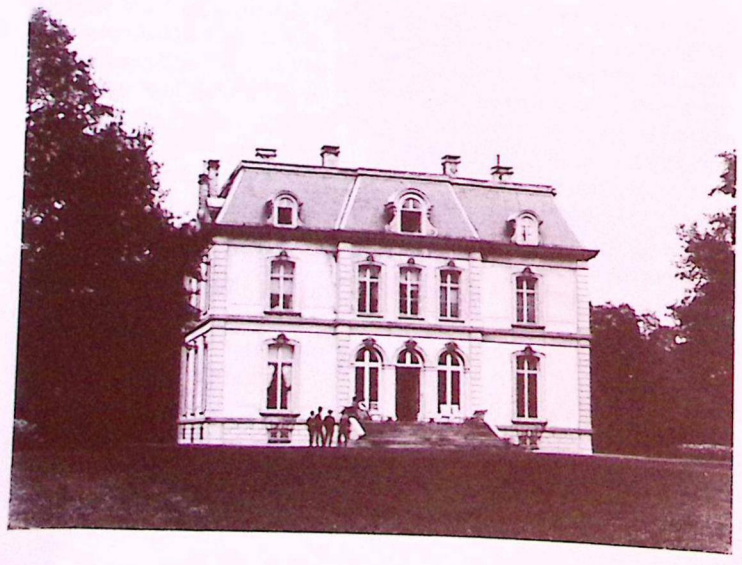
Le château et les fermes de « la Chise » (« Chize ») à Piétrebais

Le domaine de « La Chise » appartenait presqu'entièrement dans l'Ancien Régime, à l'abbaye des bénédictins d'Hastière à Waulsort qui le tenait en fief de l'évêque de Liège. La communauté y percevait un cens important constitué de volaille, œufs, avoine, monnaie... selon les endroits et les jours de fête. La ferme de « La Chise » devait tous les ans 35 corvées au duc de Brabant que Jean III réduisit à 25 en raison des services rendus par l'abbaye et que la duchesse Jeanne supprima complètement. Les ducs de Bourgogne en réduisirent les aides (impôts) lors des ravages causés par les guerres. Au XVIII^e siècle, les bâtiments furent divisés en deux fermes : « La Vieille Chise » et « La Nouvelle ». Nationalisées toutes les deux lors de la Révolution française, « La Nouvelle » fut vendue le 25 messidor an VI (13 juillet 1798) avec 57 bonniers de bois et terres à Joseph Denison dont l'héritier a été Maximilien Lowet, de Neer-Heilissem, parent d'un des derniers chanoines de l'abbaye d'Heilissem (Hélécine).

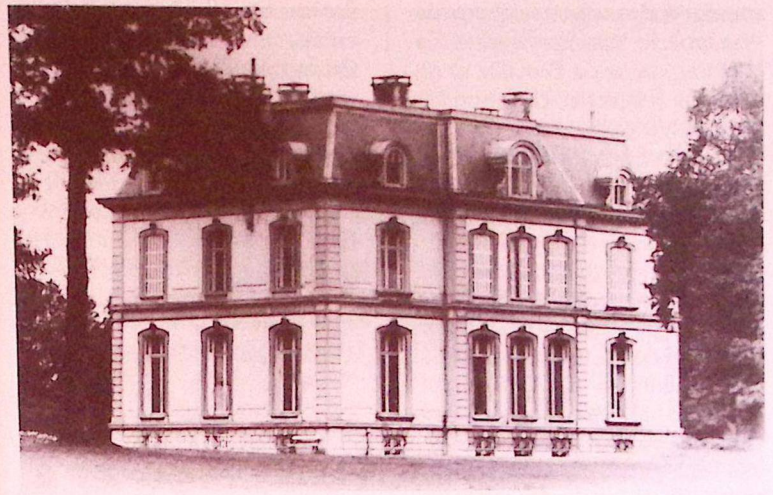
« La Vieille Chise » le fut le 25 thermidor an VI (12 août 1798) avec 53 b. à Dieudonné Lamquet, de Vilvorde; elle passa ensuite à M^lle Marischal qui épousa Jules Delebecque.

Ce ménage fit construire, de 1856 à 1860, au centre du bois de « La Chise », un château néoclassique de style Louis XIV, en pierres de taille d'Ecaussines et en briques, celles-ci peintes en blanc selon la mode de la fin du XIX^e siècle, du moins dans certains châteaux. Détruit par les bombardements aériens durant la deuxième Guerre Mondiale, on ne peut que le décrire d'après les photos du 13 août 1889. La façade sud comprenait un étage et un toit mansardé, l'avant-corps de trois fenêtres en anse de panier, était précédé d'un large escalier et encadré de deux pilastres formés de blocs de pierres équarries, les mêmes qu'aux angles de la maison. Deux hautes fenêtres éclairaient l'intérieur, celles de l'étage un peu moins hautes, tandis que de côté et à l'arrière, elles étaient plus allongées, mais toutes s'ornaient d'une coquille à l'encadrement supérieur.

Jules Delebecque et sa femme n'eurent qu'une fille qui épousa un Français, le fils de Duvergier de Hauranne, un des meilleurs orateurs de la Chambre des Députés sous Louis-Philippe. Habitant la France, ils ont vendu le château de « La Chise » au comte François dit Franzt (1889-1906), descendant d'un officier napoléonien, créé comte Du-



La façade du château de la Chise – 13 août 1889. (Photo : Collection privée.)



La façade nord du château de la Chise – 13 août 1889. (Photo : Collection privée.)

monceau de Berguedin par Louis de Hollande et comte de Bergendal par Napoléon I^er en 1811. Cette branche Dumonceau, éteinte dans les mâles, vécut peu à « La Chise » et l'aliéna, en 1921 à l'œuvre des « Petites Abeilles » qui la garda jusqu'à sa destruction. Les fermes appartenaient de même à la famille Dumonceau.

Maintenant les deux n'en forment plus qu'une qui a été achetée, également en 1921, avec 20 ha. par M^r et M^me Goffin. Elle appartient actuellement à leur fille, M^me veuve Constant Dotremont, dont le gendre et le fils l'exploitent avec 50 ha de cultures. Le reste des terres a été absorbé par le champ d'aviation de Beauvechain. L'habitation de la « Vieille Chise », aux ancrages de 1735, millésime de sa reconstruction, est peinte en blanc. Dans la vaste cour, avec le fumier encore de côté, les poules surgissent de partout, et il faut monter trois marches en pierre bleue pour frapper à la porte d'entrée en chêne semble-t-il. Peu avant le carrefour des routes Leuven - Jodoigne, et Wavre - Grez-Doiceau - Piétrebais, on aperçoit très bien les deux « Chise » en une, accessible par un étroit pavé du vieux temps. On est heureux de voir une grande ferme brabançonne bien conservée et en pleine exploitation.

La Gentilhommière de Kestergat

L'ancienne seigneurie de Kestergat dans la commune actuelle de Pepingen, se situait jadis aux confins du duché de Brabant et du comté de Hainaut, dans cette région dénommée autrefois : « Francq petit romant Brabant » ou encore « Klein waalsch Brabant » et qui appartenait partiellement au Hainaut, partiellement au Brabant. La complexité de cette situation se retrouve d'ailleurs au niveau des diocèses, puisque la seigneurie de Kestergat, au plan paroissial, relevait en partie de Cambrai, en partie de Malines.

Le toponyme de « Kestergat » provient des Romains, le suffixe « gat » signifiait « entrée » et le préfixe « Kester », « castrum » indiquant l'existence, confirmée par les archéologues, d'un camp militaire sis non loin, en bordure de la chaussée venant de Bavai.

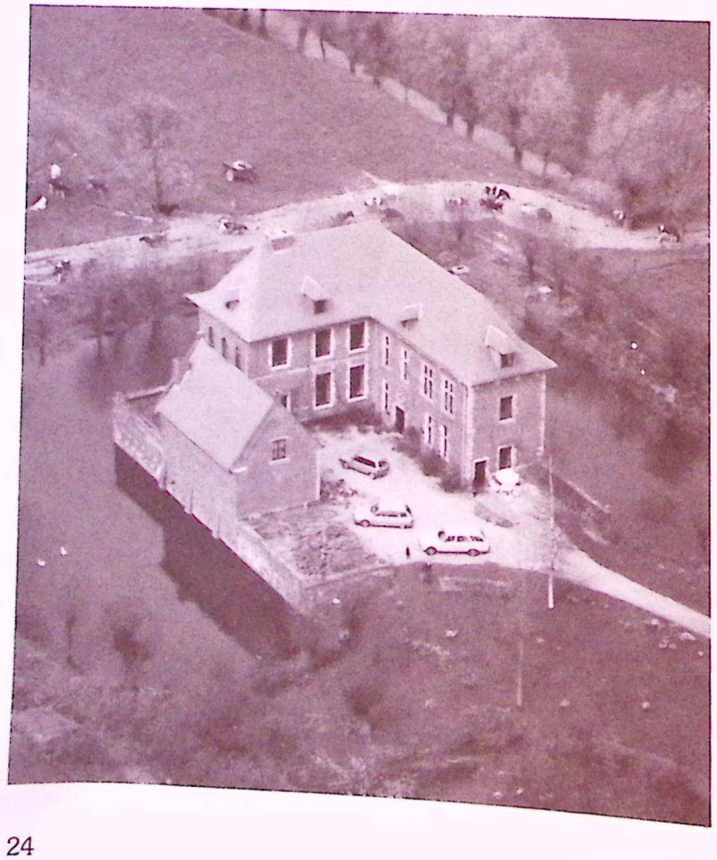
1. *Les Enghien de Kestergat*

La seigneurie de Kestergat relevait des seigneurs d'Enghien qui possédaient le territoire de Pepingen et s'allièrent, au XIII^me siècle, à ceux de Zottegem. Le château fort, depuis longtemps disparu, aurait servi de prison dans le comté de Hainaut.

Au XI^me siècle, à l'époque où les puissants Berthout tenaient la forteresse de Grimbergen, leur châtelain, plus tard vicomte, devait surveiller la route de Vilvorde à Alost depuis un petit château dont il ne reste rien. Au XV^me siècle, cette fonction, simple titre, avait été acquise par Engelbert d'Enghien de Kestergat qui fut tué à la bataille d'Azincourt en 1415 dans laquelle les Français et Brabançons furent vaincus par les Anglais. Cet Engelbert était le fils de Colard, bâtard d'Enghien, seigneur de Kestergat et de Wanbroeck (Wandenbroeck).

Le fils d'Engelbert, Jean d'Enghien, seigneur de Kestergat et de Lembeek, vicomte de Grimbergen, chevalier de l'ordre de Malte, fut un des plus chers conseillers de Philippe le Bon qui lui confia en 1451, la charge d'amman ou de représentant du prince auprès du Magistrat de la Ville de Bruxelles. En récompense de ses services, il reçut par an 200 ânées de bois, charge que peut transporter un âne et ramassées dans la forêt de Soignes ainsi qu'un muid de charbon de bois. Comme la plupart des courtisans, il cultivait les lettres et rédigea une « Chronique du Brabant » d'après des travaux antérieurs. Lorsque le futur Louis XI se réfugia à Genappe, il fut un de ses convives et raconta à table les contes licencieux des « Cent Nouvelles Nouvelles ». Par sa mère, Isabeau de Hertoghe, et par sa femme, Marie de Mol, il était allié à plusieurs familles patriciennes

bruxelloises. Mais après la mort de Charles le Téméraire, il fut banni de Bruxelles par les plébéiens et mourut en exil le 12 août 1478.
Son fils Louis prit les armoiries de sa femme, Marie d'Oisy, dame de Santbergen (Zandbergen) : « Une demi-lune de gueules sur champ d'or ». A la question de savoir si l'archiduc Maximilien d'Autriche aurait la tutelle de ses enfants, Louis répondit négativement, mais il put échapper à temps à ses ennemis. Sa belle-fille vendit la châtellenie de Grimbergen à son neveu, Hercule d'Enghien de Kestergat, créé chevalier par Charles-Quint et bourgmestre de Bruxelles en 1554.
Guillaume d'Enghien de Kestergat, vicomte de Bruxelles, fut secrétaire du Conseil royal des Pays-Bas en 1578. Son successeur, Jacques, également vicomte de Bruxelles, seigneur de Wanbroeck, épousa Jeanne de la Motte, dame de Bruyelle et de Neufville (Hainaut), dont son fils Jean devint seigneur.
Le dernier Enghien de Kestergat, Guillaume, épousa Béatrice-Thérèse de Boisschot, laquelle devenue veuve eut de telles difficultés financières qu'elle dut mettre la seigneurie de Kestergat en vente publique sur le perron de l'hôtel de ville de Bruxelles, le 25 septembre 1671. Aucun acheteur ne s'étant présenté, les biens furent offerts une seconde fois sans plus de succès. Le trésorier ducal présente d'importantes garanties foncières avec l'idée d'en émettre des rentes. Le troisième appel eut lieu le 26 novembre et de nouveau des créanciers se présentèrent parmi lesquels Edouard van Brouchoven, d'une famille anversoise, obtint une créance de 17.115 florins. Le 13 février 1672, l autres créanciers et la veuve Guillaume furent assignés d vant le conseil de Brabant. A fin, Godefroid-François Balba devint acquéreur de la seigneurie de Kestergat pour 14.800 il en fit le relief le 29 septemb 1673. Sa veuve la revendit db en 1685 à Jean-Adolphe van Dussen.



La Gentihommière de Kestergat. (Photo : Collection privée.)

2. *Les van der Dussen de Kestergat*

A) Jean-Adolphe appartenait une famille connue depuis l XII^me^ siècle en Hollande et qu devait son nom à sa maison long de la rivière Dussen. Se membres vinrent dans les Pays Bas du Sud sous Charles-Quint et ils portaient : « Coupé d'or e de sable, au sautoir échiqueté d'argent et de gueules brochant sur le tout ». Le premier seigneur de Kestergat était également seigneur de la Tour à Witterzée par relief du 4 mai 1670 et de Bornival par donation du 22 décembre 1679. Epoux de Renelde-Thérèse Spruyt, fille de Claude François et de Jacqueline de Rebz, dame de Puttenberg, Wavre, etc..., il possédait la haute justice dont le pilori, maintenant au musée de la Porte de Hal, était le signe. Sur des fondations apparemment féodales, construisit en briques espagnoles une gentilhommière à une aile centrale et une aile latérale, celle-ci aux fenêtres encore à meneaux en pierres gréseuses du pays, et à un œil-de-bœuf surmontant la porte d'entrée de côté. En face, vers le sud se trouve une galerie ouverte dont les arcades reposent sur quatre piliers carrés. L'ensemble, entouré de douves, voisine une ferme en carré brabançonne à la belle et vaste grange. A l'arrière, des prairies doucement vallonnées, longées de saules têtards ou de peupliers, forment un paysage champêtre, paisible et poétique à souhait.

B) Jean-Adolphe eut deux fils :
1° Jean-Jacques van der Dussen, seigneur de Kestergat et de Bornival, releva ses seigneuries le 3 juillet 1709. Il fit reconstruire la chapelle castrale, ruinée pendant les guerres de Louis XIV et demanda à l'archevêque de Malines, Mgr Humbert de Precipiano, de vouloir bien la bénir, et en attendant, de permettre qu'on y célèbre la messe sur « un pie portatif ». Ce fut accordé le 7 juin 1709 par le vicaire général, Henri-Joseph van Susteren, plus tard évêque de Bruges (1716-1742), et à condition que seuls le seigneur et ses domestiques puissent y entendre la messe les dimanches et jours de fêtes. La chapelle servit jusqu'à la Révolution française et maintenant encore, elle conserve ses beaux stucs peints en blanc et les roses des voûtes, ainsi que le lavabo en pierre bleue, mais la pierre d'autel sert de pierre d'entrée. Jean-Jacques mourut célibataire le 29 mai 1710 et fut inhumé dans le chœur de l'église de Leerbeek.
2° Eugène-François (1693-1745), écuyer, seigneur de Kestergat et de Bornival, châtelain d'Ath, épousa en secondes noces Constance-Thérèse Rubens (1691-1764), fille de Nicolas, seigneur de Ramayen sous Gestel, et de Constance Helman, et arrière-petite-fille du peintre.

C) Pierre-Joseph van der Dussen, seigneur de Kestergat, Habbeek et La Tour (1691-1748), épousa en 1730, Cécile-Eléonore de Bœuf qui décéda à Bruxelles en 1796 et fut inhumée à Leerbeek, auprès de son mari dans le chœur de l'église.

D) Charles-Emmanuel van der Dussen, dernier seigneur de Kestergat, baptisé à Bruxelles le 10 octobre 1743, eut pour parrain son oncle, Charles-Emmanuel de Villegas dit de Louvrange, époux en premières noces de Louise-Joséphine van der Dussen (1695-1766), fille de Jean-Adolphe, dame de Louvrange, seigneurie dans la région de Wavre. En 1779, van der Dussen fut admis à l'état noble du pays et comté de Namur et avait épousé en 1770, Marie-Madeleine d'Herbais (Herbaix), fille de Lamoral-Antoine, seigneur de Pepingen ou Hontoy, originaire d'une famille du Brabant wallon. Son mari décéda en 1807 et elle-même en 1832, après avoir vendu vers 1812, l'ancienne seigneurie de Kestergat dont le castel avait abrité des émigrés et, de ce chef, était suspect aux yeux de Napoléon I^er^.
L'acquéreur fut un membre d'une famille connue à Gand, van de Woestyne dont la fille, Marie-Josèphe, née en 1840, hérita de Kestergat par acte de partage en 1857. Elle épousa l'avocat parisien Jacques-Alexandre Bétolaud et laissa des fermiers occuper le château après son veuvage, puis elle mit toute la propriété en vente à partir de 1919. Les ruines de l'ancien château, une ferme voisine et le parc furent achetés par une famille paysanne, les Nechelput. D'autres terres et prairies furent acquises également par des fermiers, la même année. Mais le domaine, dénommé « Ferme de Kestergat » et contenant la gentilhommière construite en 1685, a été racheté le 19 septembre 1922 par Monsieur Marcel-Hyacinthe-Léon van der Dussen de Kestergat († 1962), descendant des anciens seigneurs, pour la somme de 178.313,60 fr.
Son second fils, Jean-Marie et sa femme, née Jacqueline Iweins d'Eeckhoutte restaurèrent la gentilhommière autant que nécessaire, ainsi des dalles de Boom ont remplacé le plancher pourri et la partie supérieure de la chapelle a été repeinte, mais presque toutes les portes sont anciennes de même que les poutres, les briques espagnoles du manteau de cheminée et quelques intéressantes maçonneries de cloison à colombages dans le hall d'entrée. Le pavage de ce hall est pareil à celui du château de Rixensart.
Cette gentilhommière avenante en briques roses ponctuées de pierres blanches et couronnées d'ardoises grises contraste avec les douves plus sombres et la grande ferme au toit de tuiles rouges à forte pente reposant sur des murs bas chaulés. L'environnement de prairies vertes, de champs et d'arbres aux couleurs alternantes suivant les saisons forment un cadre agreste idéal à cet ancien castel.

Bibliographie sommaire

A.N.B., 1886, p. 77 et suiv.
EVERAERT, L. et BOUCHERIJ J., *Geschiedenis van klein Waalsch Brabant,* Hoofdstuk III, p. 43 enz., Antwerpen, 1878.
WAUTERS, A., *Histoire des environs de Bruxelles,* t. V, nouv. édit., 1972, p. 84.
Rubens et ses descendants, t. I^er^, 1977, p. 187 et 200.

(*) Voir également « Brabant Tourisme » n° 6/1987, n^os^ 1, 2, 3, 4 et 6/1988 ainsi que le n° 2/1989.

Erasme de Rotterdam (1469-1536)

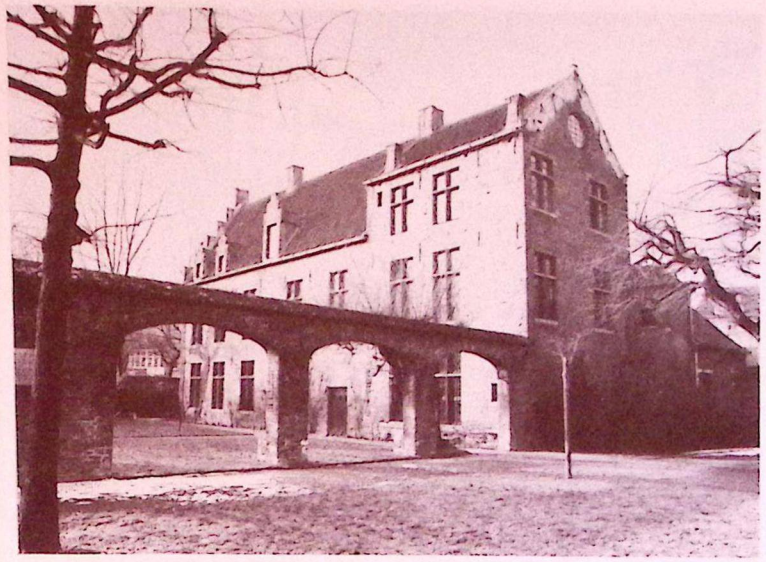
par Jean-Pierre Vandenbranden,
Conservateur des Musées Communaux d'Anderlecht

Il est difficile de parler d'Erasme en peu de mots. Il est frappant de constater que ce savant, dont plus personne aujourd'hui ne lit les œuvres, est connu de tous, ne fût-ce que de nom. Rares sont toutefois les lecteurs qui s'attèlent à parcourir, en langues modernes, les textes traduits de cet humaniste brillant. Rarissimes sont les spécialistes qui peuvent le lire dans les langues utilisées par Erasme c'est-à-dire le latin, le grec et l'hébreu.

Voilà un auteur qui, sans l'avoir voulu ni même imaginé, voit son nom honoré par un très célèbre musée d'Anderlecht, par un des plus récents géants hospitaliers à la technologie avancée, sans oublier quelques places, rues, buildings, instituts universitaires, clubs service tels que Rotary, Lions, Kiwanis, sociétés de pensée, cinémas, garages et cafés. Son profil apparaît sur le papier à lettres de l'hôpital Erasme mais aussi sur des tasses, des bouteilles de Bourgogne et de bière, du savon à barbe, des broches, des porte-clés, des cravates, des verres à cognac. Son « Eloge à la Folie » est réédité en France, en Angleterre, en Belgique, au Canada, aux U.S.A., en Afrique du Sud. Ses portraits ornent les cimaises du musée d'Anderlecht et celles de grands musées à Paris, New York, Stalingrad, Londres, Bâle, Salisbury.

Peut-être la Maison d'Erasme à Anderlecht, musée unique en son genre dans le monde depuis son inauguration en 1932, y a-t-elle contribué? L'explication de cette renommée, qui me paraît chaque jour plus évidente, est l'extraordinaire influence qu'Erasme a exercée de son vivant et après son siècle sur l'évolution de l'histoire culturelle et morale de l'Occident.

Portrait d'Erasme, extrait du livre « La vie des hommes illustres », d'André Thevet (1584).



La maison d'Erasme, à Anderlecht, telle qu'elle était lors du séjour du célèbre humaniste, telle qu'elle est restée de nos jours. (Photo Guy Cobbaert.)

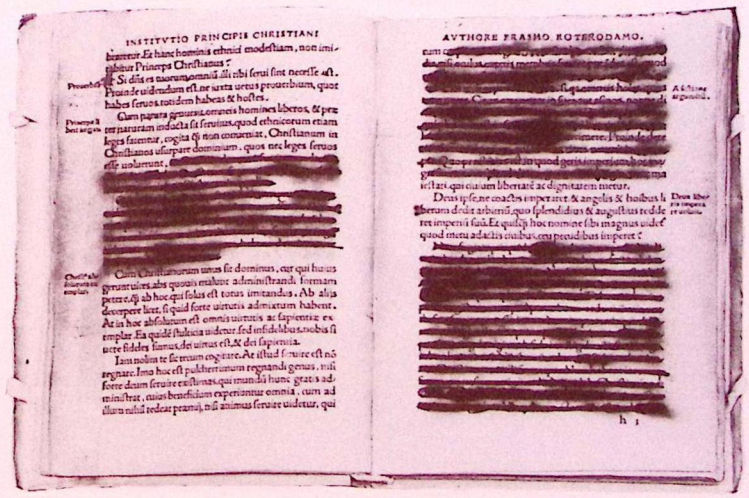
Erasme est né à un moment-charnière de l'histoire de l'Europe qui voyait se redistribuer ses frontières et se modifier ses structures politiques. Il a tiré un prodigieux parti de la grande invention, toute neuve en son temps, qu'était l'imprimerie, et surtout de la communauté de langue de la plupart des pays de notre continent : le latin, langue parlée de l'Ecosse à la Hongrie, du Portugal à la Pologne, de la France à l'Allemagne, en Flandre, en Brabant et en Wallonie, avait tissé un énorme réseau de relations personnelles par delà les frontières, entre tous les savants et leurs lecteurs, entre les universités et les cours princières, entre les sciences et les techniques nouvelles, entre les peuples les plus divers et leurs cultures.

Il fut le premier grand philologue, écrivain et humaniste à tendre un pont entre la philosophie, la sagesse et la littérature antiques d'une part et l'apport spirituel du christianisme d'autre part. Il espérait contribuer à la construction d'une société nouvelle plus équitable, plus harmonieuse et plus juste, qui donnerait ses chances à tout le monde en généralisant l'instruction et l'éducation, en unissant les nations par une communauté d'intérêts culturels (et non économiques, militaires ou de castes), en assurant la prospérité des peuples par la paix, rendue possible par le refus de tout recours à la force, qu'elle soit politique, religieuse, idéologique ou linguistique.

Il voulait arracher l'Europe à la barbarie et à l'ignorance, à la guerre et aux misères qu'elle entraîne inévitablement, aux superstitions et à la crédulité, à l'exploitation du plus grand nombre par quelques-uns. En un mot, il avait à cœur de rendre les gens plus heureux et plus libres.

Cette entreprise dépassait de loin les possibilités d'un seul homme. Il y a toujours (et c'est là une des plus affligeantes leçons de l'histoire) des hommes qui s'ingénient à faire basculer des réformes heureuses vers des totalitarismes ou des dogmes, qui restreignent la liberté des individus et qui annulent, ou freinent lourdement, les initiatives généreuses.

Erasme fut un homme profondément honnête et aimable, serviable et sérieux, qui trouva bonheur et gloire dans l'étude et le travail, qui se contenta de peu pour lui-même mais qui voulut transformer le plus grand nombre d'hommes en princes de l'esprit. L'instruction et l'éducation, la connaissance des auteurs anciens et la compréhension du


INSTITVTIO PRINCIPIS CHRISTIANI

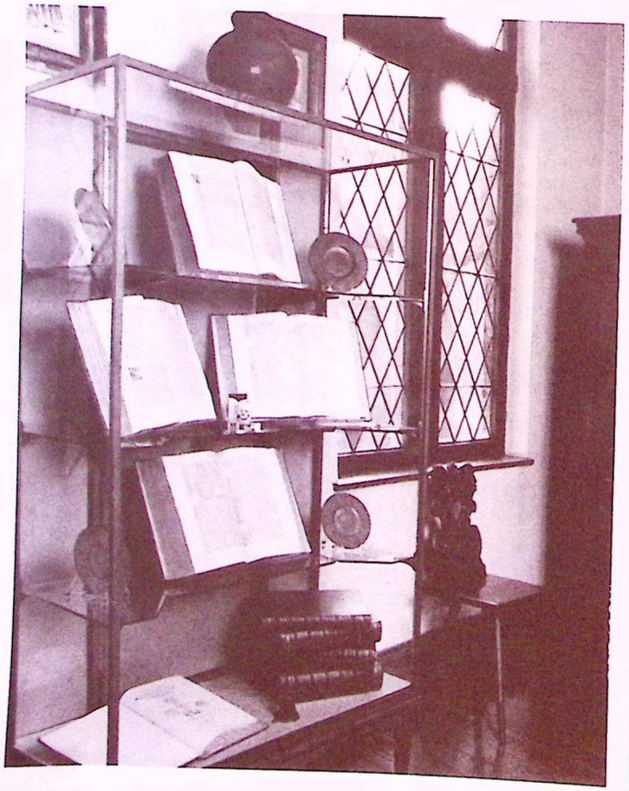
AVTHORE ERASMO ROTERODAMO.

Une œuvre importante d'Erasme « Le traité d'éducation du prince chrétien », de 1516, censurée par l'autorité religieuse. (Photo Laszlo Arany.)

La bibliothèque de la maison d'Erasme, accessible aux chercheurs. (Photo Laszlo Arany.)

message chrétien, étaient à ses yeux les éléments fondateurs de cette société humaniste, pluridisciplinaire et tolérante, dont il rêvait avec beaucoup d'autres, société libérée des hantises de la maladie, des épidémies, des conflits sanglants et des querelles religieuses.

Il eut tôt fait, hélas, de s'apercevoir que les hommes qui ne voulaient ou ne pouvaient comprendre son message étaient les plus nombreux. Par esprit de dérision et de révolte, il concentra sa déception dans un petit livre intitulé : « L'Eloge de la Folie ». Sous couvert d'ironie, de fantaisie débridée et d'humour corrosif, il y brosse de son époque un tableau attristé et sans complaisance.



Vitrine installée dans la salle blanche exposant les œuvres complètes d'Erasme. (Photo Laszlo Arany.)

Ah! Le monde réel est loin de ressembler à ce pays idéal où règneraient l'ordre et la justice, la courtoisie et la paix, la fraternité et le bonheur!

Erasme, par ailleurs, entreprit une action vaste et ardue : celle de rendre à l'Eglise de Rome son vrai visage chrétien, caritatif et pieux. Il voulut lutter contre les détournements historiques de la religion rendus possibles par l'usure du temps et la dégradation de la foi des origines, contre les rivalités entre ordres religieux, l'autorité pesante des facultés de théologie qui occultaient la « vraie théologie » et l'indignité des grands prélats. Il rêvait de voir sa religion (à laquelle il appartenait par conviction personnelle et par ses vœux de prêtre) redevenir simple, pure, pauvre et bonne.

Ses opinions lui valurent les pires exactions, les chantages, les menaces de toutes sortes, les interdictions en sens divers, de la part des catholiques qui le considéraient comme un hérétique, et des protestants qui lui reprochèrent avec rage de ne pas rallier leurs rangs.

Il fut mêlé (lui qui avait horreur de cela!) aux controverses, polémiques et querelles les plus acharnées sur des points précis du dogme officiel, face aux représentants les plus étroitement fidèles à la tradition scolastique et aux ennemis jaloux de sa notoriété, de sa gloire et de son érudition reconnues par tous. Il fut harcelé par des pamphlets venimeux, auxquels il voulut répondre avec mesure, sans résister parfois à ses talents d'ironiste féroce et aux élans de sa maîtrise dialectique. Son énorme correspondance est l'expression de son horreur du pugilat et de la diatribe, mais aussi de sa volonté de ne rien laisser passer. Il n'était pas de tout repos de vouloir améliorer le sort des hommes malgré eux!!

Le cosmopolitisme d'Erasme et son désir d'être l'ami de toutes les nations et de tous les peuples ne l'attachèrent jamais pour longtemps à une ville. Il vécut cependant quelque cinq mois heureux chez nous grâce notamment au climat d'Anderlecht dont « l'air si pur améliora sa mauvaise santé ».

J'écrivais au début de cet article qu'Erasme était célèbre partout dans le monde. Qui en douterait devrait consulter le livre des visiteurs du Musée Erasme!... On y trouve plus de signatures étrangères que de signatures bruxelloises. On y lit surtout des exclamations d'admiration pour l'œuvre réalisée par la commune d'Anderlecht en un peu plus d'un demi-siècle.

La restauration récente (1986-87) dont le coût élevé a été entièrement supporté par la société belge PETROFINA qui est devenue de ce fait un mécène exemplaire dans le monde, ajoute encore au charme de cette superbe demeure où la pensée erasmienne et son rayonnement sont perceptibles partout.

Tant de beaux objets, meubles, tableaux et vieux livres exposés dans une maison vieille de 500 ans, séduisent tous ceux qui y viennent... Qu'attendez-vous pour en faire autant?

La maison d'Erasme à gauche, la collégiale des Saints-Pierre-et-Guidon au centre et, à droite, le Vieux Béguinage. (Lithographie de Bytebien, 1932.)

La Maison d'Erasme est ouverte au public tous les jours (sauf le mardi et le vendredi) et même les samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 12 h et de 14 à 17 h.
Droit d'entrée : 20 FB par personne.
Adresse : 31, rue du Chapitre à 1070 Bruxelles (près de la Place de la Vaillance).
Tél. (02) 521.13.83
Tram 103 – Bus 49
Métro 1B, station St-Guidon

La sauvegarde des pierres tombales et autres pierres sculptées de l'abbaye de Villers-la-Ville

par Raymond de FAYS

Il y a, dans les ruines de l'abbaye de Villers-la-Ville, des pierres sculptées de toutes natures. Elles gisent en de nombreux endroits.

Non protégées, soumises à toutes les intempéries, elles se dégradent au fil du temps. Bien plus tristement, à la merci des vandales, elles sont souvent volontairement détériorées quand elles ne disparaissent pas purement et simplement.

Cette situation n'a que trop perduré et des mesures s'imposent d'urgence.

Parmi ces pierres, la plupart ne constituent que de modestes fragments anonymes aux surfaces usées, aux inscriptions effacées, aux reliefs et moulurations érodés ou brisés.

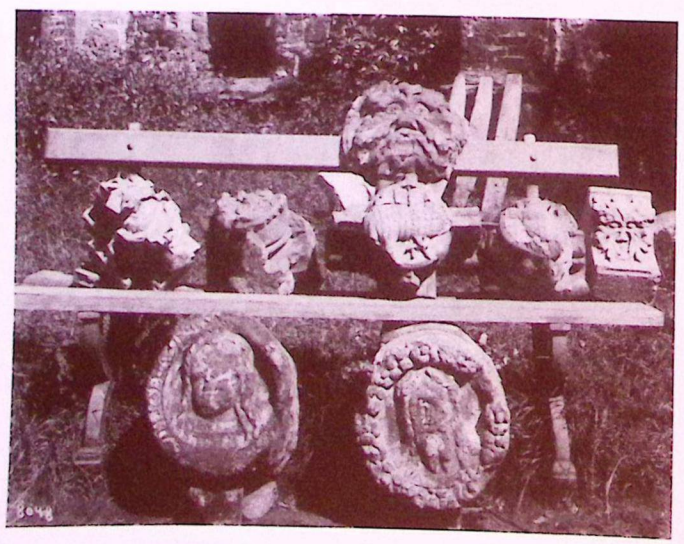
Certaines, par contre, sont plus importantes. Citons, à titre d'exemples, des pierres tumulaires d'abbés, des blasons, des clefs de voûte, des fontaines. Mentionnons également des fragments de mausolées: celui érigé à la mémoire de saints vénérés tout particulièrement par les moines de Villers ainsi que ceux érigés à la mémoire de deux de nos ducs de Brabant.

Les pierres ne parlent pas, dit-on. Ces pierres sculptées de Villers ont, quant à elles, bien des choses à raconter, un message à transmettre, pour peu qu'on sache les écouter et les comprendre.

Fruits d'un dur labeur, parties intégrantes des constructions, elles furent les témoins privilégiés de ces générations de moines et convers qui se succédèrent sur le site en une communauté monastique souvent citée comme ayant vécu sa foi d'une façon particulièrement profonde.

Quels qu'ils soient, simple voussoir ou pierre armoriée, ces vestiges ont donc, sans nul doute, une valeur patrimoniale considérable et nous nous devons d'en assurer la conservation et la mise en valeur, pour que, en intégration avec les bâtiments en ruines, ils participent à la beauté et à la spiritualité des lieux.

Une fontaine. Entreposage provisoire pendant les travaux de rénovation du chauffoir (photo: R. de Fays, juin 1989).



Présentation de diverses pierres sculptées. De certaines, il n'existe plus à l'heure actuelle que des fragments. Quelques autres ont disparu. Le document date de 1936 (photo: Ministère des Travaux Publics).

*
**

Comment se présentent ces éléments lapidaires de Villers, ces vestiges de diverses époques?

Les pierres sculptées sont disposées de multiples façons. On peut distinguer:

– les pierres déposées isolément sur le sol ou contre un mur;
– les pierres rassemblées en tas;
– les pierres alignées le long d'un chemin;
– les pierres éparses, enfouies sous les taillis, perdues parmi les décombres, abandonnées dans le lit ou sur les berges de la rivière;
– les pierres dégagées au cours des travaux de consolidation ou de déblaiement et mises en dépôt.

Ces pierres, nous les retrouvons principalement ou à proximité des bâtiments, à savoir:

– la brasserie;
– l'église abbatiale et le cimetière des moines;
– le cloître, en particulier la galerie sud et la galerie est;
– le chauffoir, la salle des moines, le parloir;
– le passage entre le cloître et la cour des novices ainsi que le réduit situé sous l'escalier conduisant au dortoir des moines;
– les celliers et les ateliers (les forges).

Depuis peu, avec l'aide précieuse de Roger Eloy, l'actuel gardien des ruines, nous avons procédé à divers repérages et entamé la réalisation d'une ébauche d'inventaire comprenant dessins et photographies avec comme résultat la constitution d'un dossier de base.

Un gisant. Fragments d'un mausolée. Peut-être celui de Jean III, duc de Brabant (photo: Ministère des Travaux Publics, 1936).

Les armoiries de l'abbaye de Villers. Entreposage provisoire pendant les travaux de rénovation du chauffoir (photo: R. de Fays, juin 1989).

Parmi les éléments lapidaires les plus remarquables, retenons:

– des pierres armoriées de l'abbaye de Villers,
– des pierres armoriées de divers abbés de Villers,
– des pierres tombales (abbés, moines, chevaliers, convers...);
– des fragments de mausolées;
– des fontaines;
– des éléments de cheminée;
– des chapiteaux;
– des clefs de voûte;
– des bases de colonne.

Sont à considérer à part, les éléments d'architecture tels que meneaux, claveaux, linteaux, etc..., toutes pièces à ne pas négliger pour autant.

Outre les pierres dispersées sur le site, au niveau du sol, il y a celles qui se trouvent encastrées dans les maçonneries de divers bâtiments de l'abbaye ainsi que celles situées dans l'une ou l'autre propriété des alentours.

Citons, à titre exemplatif, parmi les bâtiments possédant des éléments sculptés:

– l'église abbatiale;
– la pharmacie;
– la chapelle Notre-Dame de Montaigu;
– la nouvelle chapelle Saint-Bernard;
– la porte de Namur;
– la porte de Nivelles;
– la ferme.

Un inventaire qui se voudra complet reprendra nécessairement ces divers éléments lapidaires.

Comment faut-il envisager les mesures de sauvegarde à entreprendre?

La première tâche sera de procéder à l'établissement d'un inventaire exhaustif du matériel lapidaire, travail qui sera confié, bien sûr, à des spécialistes.

Cet inventaire reprendra toutes les indications indispensables telles que;

– lieu du dépôt actuel;
– description;
– classification;
– nature de la pierre;
– état, etc...

Tous ces renseignements sont à rassembler en une fiche technique à laquelle viendront s'ajouter dessins, photographies, et si nécessaire, une étude archéologique ou historique pour les pierres remarquables telles que pierres armoriées, dalles funéraires, etc...

Seront en même temps définies, pour l'un ou l'autre élément, les mesures de conservation à prendre par priorité: protection, entreposage, réparation, nettoyage, etc...

*
**

Reste l'étape finale: la création d'un musée lapidaire.

Un tel aménagement constitue une œuvre assurément délicate.

Les armoiries de l'abbé Cloquette, dernier abbé de Villers. La pierre est apposée contre un mur de la ferme de l'abbaye (photo R. Eloy).

Les principes de base ayant été clairement définis, un projet valable ne pourra en effet être élaboré qu'après mûres réflexions, étant le résultat d'un choix à faire entre plusieurs solutions, chacune présentant ses avantages et ses désavantages. Nous n'allons pas nous étendre sur les multiples aspects qu'implique l'installation d'un musée lapidaire: nous nous limiterons donc à émettre simplement diverses considérations sur le sujet.

Il y a deux éléments dont il faut nécessairement tenir compte au départ. Ce sont les possibilités financières et les disponibilités en locaux. Aussi importe-t-il de rester réaliste.

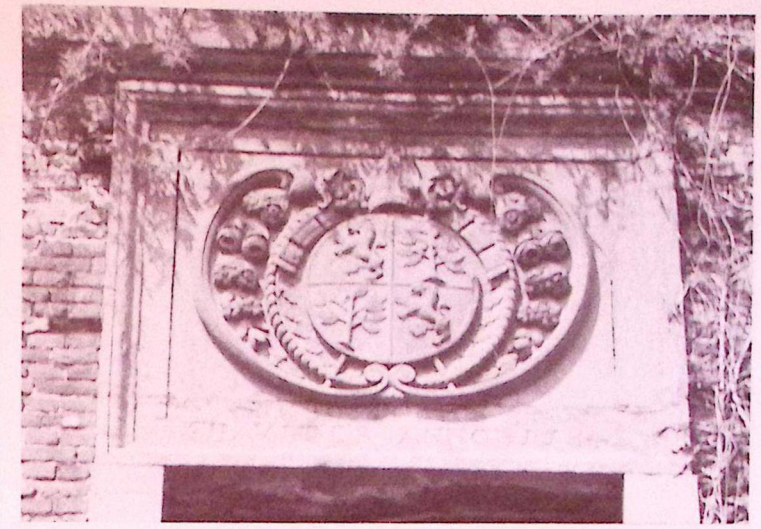
Sachons que toutes les pierres sculptées ne seront pas entreposées et exposées dans le musée lapidaire mais seulement une partie. Ainsi, celles qui sont encastrées dans les maçonneries doivent, bien sûr, rester en place. Il en est de même pour les pierres trop volumineuses et donc intransportables ou celles qui ont trouvé un emplacement adéquat sur le site.

Comment faut-il envisager le musée lapidaire? On peut imaginer deux solutions:

– soit un local où ne seraient réunis que des éléments lapidaires,

– soit un véritable musée qui rassemblerait, outre les pierres, d'autres objets tels que carrelages, poteries, ferronneries, pièces à exposer sous vitrines, et

Pierre tombale d'un frère. Située dans le passage entre le cloître et la cour des novices. Elle fut découpée partiellement pour permettre l'inscription funéraire d'un second frère (photo: R. Bruggemans, mai 1989).



Sur la façade Est de la pharmacie, les armoiries de l'abbé Pirmez (1783-1784), (photo: R. Bruggemans, mai 1989).

où seraient également présentés, sur panneaux, des documents tels que cartes, reproductions photographiques, dessins, gravures.

Il est bien certain que les locaux seront à aménager différemment suivant la solution retenue.

Si dans le premier cas, on pourra se contenter d'un local sommairement équipé, dans le second cas, il faudra procéder à des installations diverses: chauffage, aération, protection, etc...

Le musée lapidaire devrait pouvoir être installé sur le site même des ruines. Le choix d'un emplacement n'est pas aisé. Pourraient être prises en considération, des pièces telles que: les celliers, le garde-manger, le chauffoir, la salle des moines, le parloir. Il ne faudrait pas rejeter a priori des lieux comme la crypte ou l'une des caves. Dans le cadre de projets plus ambitieux, on peut penser à un aménagement de l'un ou l'autre bâtiment, tel par exemple, le réfectoire.

Créer un musée lapidaire n'est pas une tâche aisée, vu la multiplicité des aspects à prendre en considération.

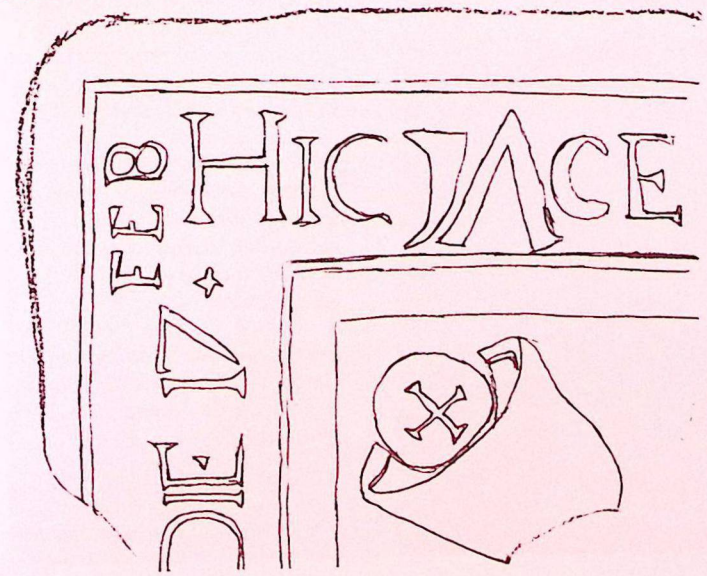
La conception de celui-ci ainsi que l'établissement de l'inventaire des éléments lapidaires constituent à nos yeux un travail multidisciplinaire qui pourrait être confié ou auquel pourrait collaborer l'une ou l'autre de nos universités.

Qui en serait le maître d'œuvre? A cette réalisation participeraient, à titres divers, la commune de Villers (celle-ci est dès à présent toute disposée à prêter son concours), le Syndicat d'Initiative de Villers et la Province de Brabant. On peut penser au parrainage, avec appuis financiers, de l'un ou l'autre organisme ou société privée.

Entamés il y a quelques années à l'initiative de la Régie des Bâtiments du Ministère des Travaux Publics, d'importants travaux de rénovation se poursuivent à Villers. Ces travaux de grande envergure sont destinés à mettre fin à un processus de dégradation qui, si on le laissait se poursuivre, conduirait à la perte certaine de ce site merveilleux que sont les ruines de l'abbaye de Villers. Nous nous réjouissons tous de cette campagne de travaux et dès à présent nous pouvons admirer les résultats déjà obtenus.

La création d'un musée lapidaire constitue une autre tâche également exaltante qui pourra être menée à bonne fin si chacun s'y attelle.

Nous y croyons fermement et sommes persuadés que les bonnes volontés ne manqueront pas pour faire aboutir ce projet auquel nous sommes nombreux à être attachés.



Fragment de pierre tombale incorporé dans le pavement d'une habitation de Villers-la-Ville. Dessin de R. Eloy.

CONSTRUCTIONS ET SCULPTURES
dont «Les Renommées»

par Jean Van der STRATEN

Comme l'indique Liane Ranieri dans son livre «Léopold II Urbaniste», c'est sur l'emplacement actuel du parc du Cinquantenaire (37,5 ha), qui avait servi jusqu'alors de champ de manœuvre, que l'Etat et la ville de Bruxelles avaient décidé d'installer l'exposition qui allait marquer en 1880 les fêtes du Cinquantenaire, anniversaire de notre indépendance.

Mentionnons pour commencer la chronologie des constructions érigées au Cinquantenaire.

1879-1880 : sur les plans de l'architecte Bordiau sont construites les deux colonnades incurvées et les «palais» qui les prolongent.

A l'occasion de l'Exposition une arcade centrale à arc unique fut construite en matériaux légers.

1888 : construction des grands halls en verre et métal vers l'extérieur de la ville.

1902-1912 : construction de l'aile droite vers l'avenue des Nerviens.

1905 : sur les plans de l'architecte Girault construction de la grande arcade triomphale à triple baie.

1910 : deux colonnades à arcade centrale sont érigées devant les grands halls de 1888.

vers 1920 : les portiques incurvés de 1880 sont décorés de 36 panneaux de mosaïques glorifiant la Belgique.

1924-1930 : les bâtiments sont prolongés à front de l'avenue des Nerviens (architecte Prion). Construction des raccords entre la grande arcade et les halls métalliques (1888-1910).

1957 : détruit en 1946 par un incendie le «palais» de 1880 (côté Nerviens) est reconstruit d'après les plans de R. Puttemans et Ch. Malcause.

1959 : l'architecte Rimanque édifie à front de l'avenue de la Renaissance l'Institut Royal du Patrimoine Artistique (IRPA).

Notons encore dans le parc:

la Mosquée – construite à la fin du siècle dernier dans un style inspiré de l'architecture arabe ancienne pour abriter le «Panorama du Caire» dû au peintre E. Wouters, a été transformée en 1978 par l'architecte tunisien Boubaker en vue de son affectation en mosquée.

le *Pavillon des Passions Humaines* – construit en 1889 par Victor Horta abrite un grand relief de Jef Lambeaux «Les Passions Humaines».

les *sculptures*:

à l'entrée du parc, côté ville, quatre statues: l'Eté œuvre de Canneel, l'Automne de Fontaine, l'Hiver de Jespers et le Printemps de Puvrez.

Les sculpteurs travaillent sans relâche pour terminer leur œuvre dans les délais imposés pour l'inauguration du Cinquantenaire.

Les pierres étaient amenées à l'état brut au pied de l'Esplanade et étaient travaillées dans les halls.

dans le parc:

le Faucheur de Constantin Meunier

Samson de Van Heffen et le Chien du même

les Bâtisseurs de Ville de Van der Stappen

le monument au Général Thys de Huygelen

le monument du Congo-Belge de Vinçotte

les statues évoquant les civilisations grecque et égyptienne qui décorent l'entrée des Musées Royaux d'Art et d'Histoire sont dues à Rau.

Quatre institutions officielles ont leur siège dans le parc, ce sont: les Musées Royaux d'Art et d'Histoire, le Musée Royal de l'Armée et d'Histoire Militaire, l'Institut Royal du Patrimoine Artistique et le Centre Islamique et Culturel (Mosquée)

auxquelles s'est ajouté au Palais Mondial: Autoworld.

L'arcade commémorative du Cinquantenaire nous est familière et cependant si nous la regardons un peu plus longuement peut-être nous poserons nous cette question: aux quatre extrémités de l'attique il y a des piédestaux, des statues ne devaient elles pas y être placées?

La réponse est oui, mais elles n'y restèrent que peu de temps. Ces statues appelées *les Renommées* qui devaient être en bronze n'ont été réalisées qu'en staf et c'est la raison pour laquelle elles n'y sont pas restées.

En même temps que leur histoire, voyons l'ensemble de ce qui a été réalisé.

L'architecte Gédéon Bordiau désigné pour édifier un vaste palais d'exposition avait choisi pour modèle le musée de South Kensington à Londres mais les deux ailes reliées par une colonnade semi-circulaire devaient être interrompues en leur partie centrale par une arcade monumentale à arc unique.

Or en 1904, l'architecte Bordiau meurt. Le Roi Léopold II fait alors appel à un architecte fran-

Carte postale de l'Arcade Monumentale au Parc du Cinquantenaire à Bruxelles. Photographie prise le 26 septembre 1905.

çais, Charles Girault, membre de l'Institut de France, pour continuer les travaux. Le temps presse, l'inauguration doit avoir lieu en septembre 1905.
Celui-ci préconisa la triple arcade qui fut finalement réalisée.
Ne parlons pas de la construction de l'arcade proprement dite, bornons-nous aux motifs de sculpture.
Voici, datant d'avant 1904, une estimation des travaux de sculpture:
12 figures dans les tympans (sculpture sur pierre, petit granit bleu, 8.000 frs par figure, hauteur 4 mètres).
Sculpteurs: Pierre Braecke, Victor De Haan, Isidore De Rudder,

En-dessous de «La Force», «La Renommée» de Godefroid De Vreese (1905) (photo: A.C.L.).

Egide Rombeaux, Charles Samuel, Pierre-Charles Van der Stappen.
1 Quadrige (cuivre martelé, 240.000 frs, hauteur initiale de 8,50 mètres ramenée à 4,70 mètres).
Sculpteurs : Jules Lagae et Thomas Vinçotte.
8 Provinces assises (bronze, 16.000 frs par statue, hauteur 3,50 mètres).
Sculpteurs : Guillaume De Groote, Albert Desenfans, Jef Lambeaux et P. Ch. Van der Stappen.
1 Cartouche (cuivre martelé, 30.000 frs, figure de 4 mètres).
Sculpteur : Jules Dillens.
4 Renommées (bronze, 5.000frs par Renommée, hauteur 3,50 mètres).
Sculpteurs: Jacques de Lalaing, Godefroid De Vreese.
6 Bas-reliefs (sculpture sur pierre, 5.000 frs chacun).
12 Figures debout sur l'attique (bronze, 10.000 frs par figure, hauteur 3,50 mètres).
Sculpteurs: Henri Boncquet, Alphonse de Tombay, Paul Du Bois, Jean Herain, Jacques Marin, Victor Rousseau.
Les statues commandées ne pourront pas être conçues, présentées et coulées pour l'inauguration. Celles de l'attique seront réalisées en staf y compris les Renommées.
En date du 28 février 1905, Girault écrit:

«Le Roi ne fait pas d'objection à l'augmentation des dépenses résultant des épreuves en staf des figures de l'attique du Cinquantenaire, épreuves qui, mises en place au moment de l'inauguration, permettront de confier à

«La Renommée» de Jacques de Lalaing (photo: A.C.L.).

l'industrie belge la fonte de toutes les figures» précisant *«On peut donc comprendre le prix de ces épreuves en staf dans les contrats à passer avec les sculpteurs ou, comme vous sembliez le préconiser, confier l'exécution de ces épreuves en staf aux fondeurs qui auraient à les mettre en place en prenant la responsabilité de la stabilité de ces figures, lesquelles devront être solidement armaturées pour résister à un ouragan, éventualité qui peut très bien se produire».*
Les 12 figures dans les tympans, faisant partie de l'arcade elle-même, sculptées sur pierre en petit granit bleu, devront être mises en place pour l'inauguration.
L'œuvre la plus importante est sans conteste le Quadrige exécuté par les sculpteurs Jules Lagae et Thomas Vinçotte.
Initialement de 8,50 mètres de haut, celui-ci a été réduit à ses dimensions actuelles, soit 4,70 mètres. Il repose sur un socle qui

a 20 mètres de largeur et pèse 6.700 kilos.
Son exécution a été confiée à la firme Peter Huckschlag de Karlsruhe.
Le peintre Baltus signalait que son beau-frère, le sculpteur Tedja Georgii a sculpté le personnage soutenant la Belgique triomphante et ses chevaux. Il s'agit du second personnage se trouvant sur le char.
Nouveau contretemps, la mort du sculpteur Dillens, auteur du Cartouche figurant à la base du socle sous le Quadrige. Il faut que son œuvre soit exécutée, plusieurs noms sont mis en avant. C'est Lagae qui sera finalement désigné.

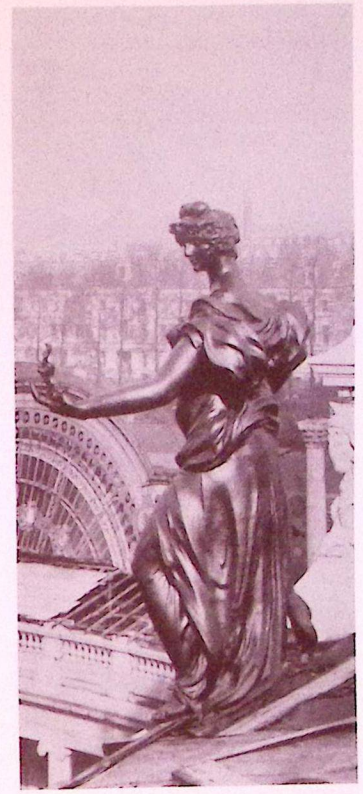
⁂

Arrive le grand jour de l'inauguration et à notre étonnement que lisons-nous?
«Le mercredi 25 septembre 1905 à 11 heures, sans pompe, le Roi Léopold II procéda à l'inauguration de l'arcade monumentale du Cinquantenaire.»
C'est le Roi lui-même, par la

«La Charité» de Jacques Marin (photo: A.C.L.).

«La Force», statue de Jacques Marin (photo: A.C.L.).

volonté duquel ce travail énorme fut réalisé, qui décida que l'inauguration se ferait tout simplement, sans faste aucun.
Il est intéressant de savoir qu'il avait fallu faire des prodiges et travailler d'arrache-pied pour que les travaux soient terminés à la date voulue.
En effet, on peut lire dans la Chronique des Travaux Publics de l'époque que cinq cents ouvriers y ont travaillé jour et nuit en deux équipes, de 6 heures du matin à 17.15 heures et de 17.30 heures à 6 heures du matin.
La nuit on travaillait à la lumière des foyers électriques. L'électricité était produite par le maître-entrepreneur lui-même, Mr. Wouters-Dustin, qui avait construit une usine provisoire avec deux dynamos, constamment en action, tant pour l'éclairage que pour le mouvement des machines.
Mais, dès le lendemain de l'inauguration, les journaux se font l'écho de critiques.
– *«La Chronique»* du 28 septembre 1905 écrit: *«Ne pourrait-on, puisque la plupart des statues ne sont pas définitivement coulées, étant figurées ici par des facsimilés en staf patiné, les exécuter définitivement en pierre bleue, ce qui atténuerait le manque de pondération et de symétrie. On les voudrait plus simples, plus hiératiques, plus monumentales en un mot».*
– et dans *«l'Etoile Belge»* de la même date on peut lire l'article suivant intitulé: *«L'Arcade Commémorative». «Le Quadrige de Lagae et Vinçotte a noble allure et couronne heureusement l'ensemble, mais le motif central de*



l'entablement des deux Renommées entourant le Lion Belgique, motif qui, à défaut d'originalité, est habilement exécuté, ne fait pas corps avec l'architecture à laquelle il paraît accroché par hasard. Les personnages debout, disposés à gauche et à droite sont d'échelle trop réduite et, prises séparément, les figures du sommet, placées sur les côtés et formant amortissement aux angles, peuvent ne pas manquer de mérite, mais elles ont des mouvements qu'on voudrait moins dégingandés et se découpent sur le ciel en silhouettes que déchiquètent à l'excès les guirlandes de fleurs, les accessoires, les banderolles déployées, les ailes ouvertes, les bras levés, les jambes lancées pour la course ou le vol.»
Ces critiques auront été retenues car, un an plus tard, le Commandant Thirifay, Attaché à l'Inten-

«La Sagesse» de Victor Rousseau (photo: A.C.L.).

dance de la Liste Civile, écrit à Girault:

«Laeken, le 22 août 1906
»Monsieur l'Architecte,
»Je me permets d'attirer votre attention sur le Cinquantenaire. D'après notre contrat avec les fondeurs, toutes les statues devraient être en place pour le 1er septembre de cette année. Ils étaient responsables des stafs jusqu'à cette date. Comme il n'y a pas encore de décision prise, cette responsabilité va disparaître. Ne pourrait-on décider rapidement ce qu'on va faire pour les statues de l'Attique? On proposerait alors de ne pas fondre les statues que vous supprimeriez et de réduire l'importance du contrat avec les fondeurs en leur allouant une indemnité. Avec l'économie réalisée, on pourrait exécuter ce que vous proposeriez pour remplacer les génies aux quatre coins de l'attique. Les statues posées, on pourrait alors achever l'installation des paratonnerres. Notre tâche serait alors terminée, nous pourrions remettre le monument à l'Etat et on n'en parlerait plus. Veuillez agréer, Monsieur l'Architecte, l'assurance de ma haute considération».

Et le 12 décembre 1906, je relève ce qui suit dans la lettre de l'Architecte Girault au Commandant Thirifay:

«Je termine en ce moment le tracé des calepins d'appareils pour les modifications à faire aux quatre extrémités de l'attique du Cinquantenaire à l'emplacement de ce qui servait de piédestal aux Renommées, lesquelles ont été supprimées».

Or, ni l'enlèvement des stafs, ni la fonte des statues qui existent encore à ce jour ne se fit rapidement et on discerne une certaine lassitude dans cette lettre de Girault:

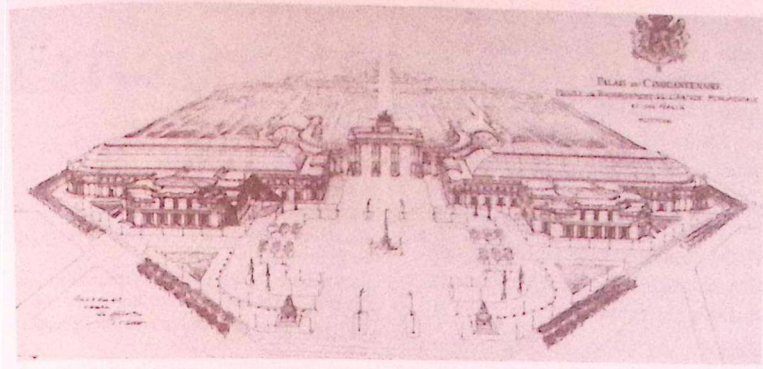
«Paris, le 21 janvier 1907
»Mon cher Commandant,
»Les sculpteurs des figures de l'attique du Cinquantenaire doivent, je crois, m'adresser un croquis ou une photographie sur laquelle sera indiqué le groupement des six figures qui restent encore à fondre. Savez-vous parmi ces Messieurs, quel est celui qui a les choses en mains de manière que je puisse lui écrire à ce sujet? Je pense qu'il est tout à fait urgent de faire disparaître les figures en staf, je considère la présence de ces figures, dans la saison que nous traversons, comme un danger public. Il faudrait donc que les fondeurs fussent prévenus de l'enlèvement à faire. Vous vous souvenez d'ailleurs qu'après l'expiration d'une année, ils ont décliné toute responsabilité pour les accidents pouvant survenir du fait de la chute de fragments en staf. ... Bien à vous. Ch. Girault».

En fin de compte, les quatre Renommées et les quatre statues se trouvant à leur pied ont été supprimées. J'ai retrouvé les photographies de deux Renommées.

Il s'agit d'une Renommée sculptée par Jacques de Lalaing et d'une autre sculptée par Godefroid De Vreese. J. de Lalaing devait fournir les deux Renommées côté avenue des Nerviens et G. De Vreese celles côté avenue de la Renaissance.

«La Chronique» de 1905 parle des statues de l'attique et des sculpteurs suivants, en ce qui concerne le côté rue de la Loi: la Prudence de Boncquet, la

«La Liberté» de Victor Rousseau (1905), (photo: A.C.L.).



Dessin de l'architecte Charles Girault pour raccorder les halls et l'Arcade Monumentale.

Justice de Boncquet, la Fortune de de Tombay, l'Abondance de de Tombay, la Charité de Marin et la Force de Marin;
et du côté avenue de Tervueren: la Fécondité de Dubois, l'Eloquence de Dubois, la Foi de Hérain, l'Espérance de Hérain, la Sagesse de Rousseau et la Liberté de Rousseau.

Au pied du Quadrige, du côté de la rue de la Loi, encadrant l'Ecusson de Jules Dillens, on peut voir les statues précitées de Boncquet et de de Tombay. De l'autre côté, vers l'avenue de Tervueren, celles de Dubois et Hérain.

J'ai retrouvé également les photographies de la Force et de la Charité de Jacques Marin ainsi que celles de la Sagesse et de la Liberté de Victor Rousseau qui, sises au pied des Renommées, n'auraient existé qu'en staf.

En ce qui concerne les sculptures en pierre bleue des tympans, il y en a trois fois deux de chaque côté. Les thèmes suivants ont été représentés:

Côté Loi: l'architecture et la sculpture (Van der Stappen), la peinture et la musique (Rombeaux) et la gravure et la poésie (Samuël).

Côté Tervueren: la science et l'industrie (Braecke), le commerce et la marine (De Rudder) et une œuvre de De Haan.

Reconstruction de Quadrige de Lagae et Vinçotte dans l'axe de l'avenue de Tervueren.

Au pied des Arcades, côté rue de la Loi, de gauche à droite, nous voyons les statues des provinces de Namur par De Groote, Anvers par Van der Stappen, Liège par Van der Stappen et Luxembourg par De Groote.

Du côté de l'avenue de Tervueren, de gauche à droite, sont érigées les statues des autres provinces: Limbourg par Desenfans, Flandre Occidentale par Jef Lambeaux, Flandre Orientale par Jef Lambeaux et Hainaut par Desenfans.

Sous les Arcades de l'arc de triomphe du Cinquantenaire, une fort belle plaque, en bronze, reproduit les profils de nos cinq souverains. Plaque bilingue de 1,75 × 1,20 m exécutée en taille douce par le sculpteur bruxellois, Alfred Courtens.

«Hommage à la Dynastie.
La Belgique et le Congo reconnaissants.»

*
**

Le Roi Léopold II s'intéressait particulièrement à tous les travaux et souhaitait qu'au Cinquantenaire soient installés des musées.

C'est tellement vrai qu'en 1887 le Roi écrivait au Ministre Auguste Beernaert:

«Si vous n'invitez pas de loin et grandement le public à pénétrer dans nos musées qui sont en dehors du centre, il ne s'y rendra pas».

Les travaux de l'arcade du Cinquantenaire furent exécutés sans aucune dépense pour l'Etat.

En effet, suite à l'intervention du Souverain, une dizaine de personnalités avaient accepté un rôle de «donateurs autorisés». Ils proposèrent au Comte de Smet de Nayer, Ministre des Finances

et des Travaux Publics, de construire l'arcade et de la remettre ensuite à l'Etat sans frais pour le Trésor, ce qui fut accepté et ratifié en 1904 par la Chambre et le Sénat. Ceci explique la lettre sus-mentionnée du 22 août 1906 du Commandant Thirifay à Charles Girault.

La Fondation de la Couronne avait pris à sa charge environ six millions pour la construction de l'arcade et le Roi avait payé environ un million et demi pour la statuaire.

Les halls métalliques de 1888 ont en 1908 été amputés de quelques travées par l'architecte Girault qui leur a substitué les colonnades que nous connaissons, l'une devant la section de l'Air du Musée de l'Armée, l'autre devant le hall affecté au Palais Mondial, aujourd'hui Autoworld.

Mais son projet était beaucoup plus ambitieux et combien séduisant.

Il avait conçu de doter les côtés des halls métalliques situés dans le prolongement de l'avenue de la Chevalerie de bâtiments aux façades monumentales d'un style conforme à celui de l'arcade apportant de la sorte à l'ensemble des constructions du Cinquantenaire l'achèvement qui leur fait défaut.

Voyez par vous-mêmes, le dessin en annexe ne peut que remporter votre adhésion. L'architecte Girault l'intitule: Le Palais du Cinquantenaire. Projet de raccordement de l'arcade monumentale et des halls.

L'utilité de ces bâtiments, administration des musées, accueil du public, n'est pas contestable.

Et puis leur édification ne serait-elle pas conforme au vœu de celui à qui la Belgique doit tant, Sa Majesté le Roi Léopold II qui avait exprimé sa volonté de laisser après lui: «une Belgique plus grande, plus forte et plus belle». Cette Belgique dont Bruxelles est aujourd'hui le lieu d'accueil et de rencontre de l'Europe des Douze et qui souhaite devenir la capitale de cette Europe.

Ouvrages consultés

Archives du Palais Royal
Archives de Ch. Girault – Musée de l'Afrique Centrale
Archives Générales du Royaume
Bibliothèque du Musée Royal de l'Armée
Institut Royal du Patrimoine Artistique
La revue Brabant Tourisme
Léopold II Urbaniste de Liane Ranieri
Combien le Congo a-t-il coûté à la Belgique de J. Stengers
Je tiens aussi à remercier Mademoiselle Mina Martens, archiviste en chef honoraire de la Ville de Bruxelles pour ses conseils éclairés.

«La Belgique Triomphante» d'une hauteur de 4,70m, fut exécutée en Allemagne par la firme Karlsruhe Banonnamenten Fabrik und Kuppertreibaustalt Peter Huckschlag de Karlsruhe (photo: A.C.L.).

L'atelier du peintre Ernest Blanc-Garin

par Yvonne du JACQUIER
Archiviste honoraire de Saint-Josse-ten-Noode

L'atelier d'Ernest Blanc-Garin à Schaerbeek, rue de la Poste, 87 et 89. Deux maisons banales à trois niveaux, fusionnées à l'intérieur.

C'est là que s'installa, vers les années 1870, le peintre Ernest Blanc-Garin, né à Givet (France) en 1843. Il était arrivé à Bruxelles vers les années 1860 après un crochet par Paris.

Sa famille fixée dans les Ardennes françaises, était cependant d'origine savoyarde. A l'heure actuelle, on trouve encore des Blanc-Garin en Savoie.

Très jeune, Ernest Blanc-Garin fut attiré par l'Art, il se rendit à Paris et entra à l'Académie, dans la classe de Cabanel. Il ne s'y plut guère. L'enseignement lui parut trop conventionnel. Il huma le vent et apprit l'existence d'un atelier célèbre à Bruxelles, celui de Portaels. C'est ainsi qu'il débarqua chez nous et y trouva sa voie. Le vieux maître lui donna son enseignement, mais sans étouffer ses dons naturels, son attrait pour des formes nouvelles et surtout l'aspiration des jeunes générations vers le travail de plein air.

Ernest Blanc-Garin était un garçon séduisant, de taille moyenne, mais bien pris et élégant. Il avait des yeux d'un bleu profond, enjôleurs, une chevelure opulente et bouclée qui blanchit rapidement ce qui lui valut, dans son entourage, le surnom amusant de Père Blanc.

Portaels avait de nombreux disciples, il eut même la comtesse de Flandre parmi ses élèves. C'est là que Blanc-Garin la rencontre et c'est par elle qu'il fut introduit, non seulement au Palais rue de la Régence, mais aussi au château des Amerois où, plus tard, il fut invité tous les ans pour de longues vacances d'été.

Très vite Blanc-Garin fit sa trouée dans la haute société bruxelloise, il fit du portrait, du paysage.

Ayant gardé la nationalité française, il fut rappelé sous les drapeaux en 1870 et fut fait prisonnier. Rentré en Belgique, il se marie avec Léonie Van Beneden. Les jeunes époux s'installèrent d'abord rue de la Loi, (à hauteur de l'actuel Résidence

L'arrière de la demeure du peintre située à deux pas de la rue Royale.

Palace), leur fille aînée Marie y naquit. Ils émigrèrent ensuite vers la rue de la Poste où ils se fixèrent définitivement. Ils eurent cinq enfants : deux filles qui, comme leur père, conservèrent la nationalité française, et trois fils qui optèrent pour la nationalité belge, furent officiers et firent brillamment la campagne de 1914-1918, l'un d'eux y perdit la vie.

Le beau-père d'Ernest Blanc-Garin travaillait dans l'immobilier (aujourd'hui, on le classerait sans doute parmi les promoteurs). Bruxelles alors était aussi dans une période de profonds bouleversements (boulevards centraux, percement de l'avenue Louise, etc...). L'ancien quartier de Notre-Dame-aux-Neiges, si fréquenté naguère par les pèlerinages de dentellières, était transformé, dépecé, en rues nouvelles dont les tracés parfois incohérents nous étonnent encore. La rue de la Poste suivait approximativement le chemin de l'ancienne poste reliant Anvers à Bruxelles. Signalons toutefois la belle ordonnance des rues voisines de la colonne du Congrès.

Sa femme ayant hérité notamment des deux maisons situées rue de la Poste, Blanc-Garin s'y installe avec sa nichée. Le quartier alors avait encore des allures d'aimable banlieue. Schaerbeek et Saint-Josse, avec leurs jolis jardins pleins de fleurs, de verdure et d'oiseaux, attiraient de nombreux artistes.

Blanc-Garin se souvint de l'atelier Portaels et décida de créer le sien. Un jardin en déclivité s'étendait derrière la maison jusqu'à la petite rue des Secours, en bordure de laquelle il établit des ateliers sur deux niveaux; le rez-de-chaussée était réservé aux garçons qui y entraient de plain-pied par la rue des Secours. L'autre, à l'étage, était attribué aux « demoiselles » généralement issues de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie; elles y accédaient par la rue de la Poste par une galerie qui reliait la maison à l'atelier. La bienséance exigeante à l'époque était ainsi respectée.

Blanc-Garin avait un véritable don pour l'enseignement. C'est de son atelier que sont sortis des peintres devenus célèbres : Gilsoul, Wollès, Agneessens, Verheyden, Laermans, de Vaucleroy, Evenepoel, entre autres.

On y vit aussi Rathy, sourd et muet, muré dans son monde de silence. Un prêtre de son entourage devina ses dons et pensa que l'art pourrait être un heureux exutoire à sa grande sensibilité. Il comprit heureusement que, dans un atelier normal, parmi des rapins parfois inconsciemment cruels, il servirait de souffre-douleur. Il le confia à Blanc-Garin et le talent de ce bel artiste put ainsi s'épanouir.

L'œuvre même de Blanc-Garin fut très bonne mais sans cependant atteindre des sommets. On voit ses toiles avec infiniment de

Très joli portrait de jeune fille. (Photo A. Kouprianoff.)

plaisir, mais on ne peut dire qu'elles aient transcendé son époque. Il fut, par contre, un pédagogue éminent; ce n'est certes pas par hasard que tant de ses disciples comptent parmi les meilleurs de leur temps.

Au nombre des jeunes femmes qui bénéficièrent des conseils de Blanc-Garin, on compte notamment, la duchesse d'Ursel, la comtesse d'Oultremont, la princesse de Ligne, la comtesse Ghislaine de Caraman Chimay, la princesse Jean de Merode, entre autres.

Madame Blanc-Garin avait son « jour » le mercredi. On y rencontrait des peintres évidemment, mais aussi des écrivains, des musiciens, des sculpteurs. S'y retrouvaient notamment, le compositeur Sylvain Dupuis, Mademoiselle Verboekhoven fille du peintre et peintre elle-même, le sculpteur Constantin Meunier, les peintres Léon et Georges Frédéric, le peintre français Cormont, le sculpteur Vanderstappen (c'est chez ce dernier qu'Emile Verhaeren fit la connaissance de Stefan Zweig et qu'avec lui il amorça la traduction de son œuvre en allemand).

La Comtesse de Flandre lui marqua toujours beaucoup de bienveillance au palais de Bruxelles comme au château des Amerois, il vécut étroitement avec la famille princière, connut fort bien le prince Albert et son épouse ainsi que les princes Léopold, Charles et Marie-José. Il partagea la douleur de la comtesse de Flandre lorsque mourut son fils le prince Baudouin. Nous reproduisons ci-contre une lettre autographe qu'elle adresse au maître Blanc-Garin dans cette période si cruelle pour elle. Blanc-Garin reçut également une missive du prince Albert. Les deux lettres nous ont été confiées par Madame Simone Blanc-Garin, belle-fille du maître. C'est en grande partie grâce à elle et aux souvenirs qu'elle a bien voulu égrener pour nous que nous avons pu écrire le présent article.

Blanc-Garin avait fait construire une villa à Knokke qui était alors en plein devenir. La commune a d'ailleurs donné son nom à une de ses avenues.

L'artiste fut aussi largement mêlé à la création du fameux groupe des XX dont la renommée dépasse nos frontières.

Blanc-Garin. Une belle, une brillante carrière; une réussite artistique et mondaine.

Le destin pourtant a toujours ses revers, ses coins d'ombre. Son fils Henri – nous l'avons dit – perdit la vie au cours de la première guerre. Affreusement blessé à la tête, il fut hospitalisé à Roulers où son père put aller le voir. Il en revint meurtri, désespéré. Dès lors, toute joie abandonna cet homme naguère si heureux de vivre; sa santé déclina et il mourut en 1916.

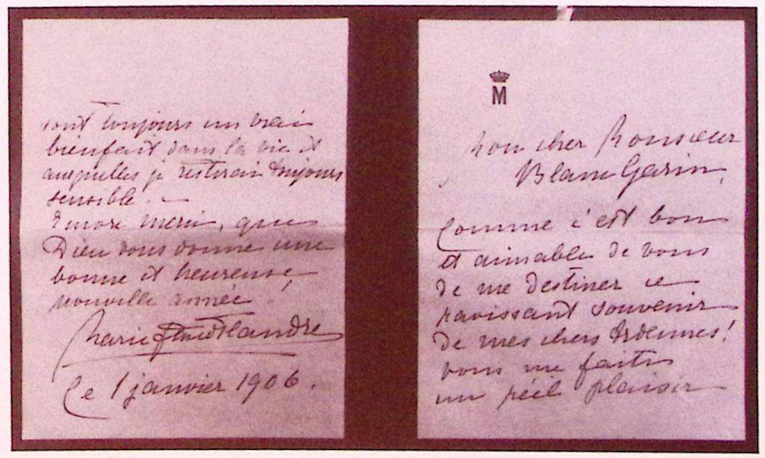
Sa mort passa presque inaperçue. La Belgique souffrait de l'occupation, la comtesse de Flandre était morte, la famille royale était à l'Yser.

Il fut inhumé au cimetière de Schaerbeek, commune où il avait passé les plus belles années de sa vie. Le cimetière a été désaffecté en 1964.

Ceux qui veulent réveiller son souvenir se rendront donc rue de la Poste; ils n'y retrouveront que la maison. L'atmosphère de jadis a disparu définitivement; des besogneux occupent les demeures; les rues sont à demi désertes. La maison d'Ernest Blanc-Garin survit; elle a perdu son âme. Des ateliers pourtant subsistent encore dans l'immeuble; des artistes y travaillent. On ne peut regarder sans émotion l'arbre vénérable qui subsiste dans le jardin; il donna naguère son ombre aux réunions d'artistes dont le rire animait le quartier.

On ne peut évoquer sans mélancolie la période brillante où les nombreuses voitures créaient là les premiers embouteillages; les fouets claquaient, le bruit des gourmettes et les hennissements des chevaux emplissaient l'air d'une rumeur joyeuse...

Mais où sont les neiges d'antan?



Extrait de la lettre adressée à Blanc-Garin par la comtesse de Flandre. (Photo A. Kouprianoff.)

EXPOSITIONS

A la Générale de Banque : ORANDA. Les Pays-Bas au Japon (1600-1868)

Dans le cadre du nouveau festival Europalia dont le Japon est, cette année, l'invité, la Générale de Banque organise, en son siège 29, rue Ravenstein à Bruxelles, une exposition consacrée à la présence hollandaise au Japon entre 1600 et 1868. Cette exposition aura pour titre « ORANDA. Les Pays-Bas au Japon ».

Grâce à la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, les Pays-Bas (Hollande se dit *Oranda* en japonais) furent, entre 1639 et 1854, le seul pays européen à entretenir des relations avec le Japon, bien que le champ d'action de ces relations fut limité. Les Japonais avaient attribué un comptoir aux Hollandais : la petite île de Deshima, dans le golfe de Nagasaki. Cette île devint la porte des contacts culturels entre le Japon et l'Occident, principalement dans le domaine de la connaissance technologique et scientifique, même si les Hollandais étaient avant tout poussés par des motifs lucratifs et par le maintien de leur monopole commercial.

Par ailleurs, des Européens comme von Siebold, Montanus, Titsingh et d'autres encore ont largement contribué à faire connaître le Japon en Occident. Grâce à eux, de nombreux objets, souvent de grande valeur historique et artistique, se trouvent aujourd'hui conservés dans des institutions néerlandaises, en particulier au Rijksmuseum voor Volkenkunde (Musée ethnologique de l'Etat) à Leyde.

L'exposition montrera, à l'aide de ce riche matériel, comment les Japonais voyaient les Hollandais et inversément. Elle permettra de constater qu'en fait, la Compagnie hollandaise des Indes Orientales était plus libre que les Japonais ne l'imposaient officiellement et d'autre part, que la rapide évolution actuelle du Japon trouve ses racines dans une curiosité envers l'Occident vieille de plusieurs siècles.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient à la Générale de Banque (rue Ravenstein 29 à 1000 Bruxelles) jusqu'au 16 décembre. Elle est ouverte du lundi au vendredi de 9 à 18 heures; le samedi de 10 à 18 heures. Fermé les dimanches et jours fériés. Visites guidées sur demande (02/516.21.34). Entrée gratuite.

Gravure sur bois polychrome de Nagasaki (1817).

EXPOSITIONS

A la Wittockiana : Le relieur Jean de Gonet

Cette exposition tant attendue consacrée au talentueux relieur français avant-gardiste, Jean de Gonet, s'inscrit comme la manifestation phare de la saison artistique de la Wittockiana. Tel que son sous-titre le laisse entendre, il s'agit d'un vaste panorama de l'œuvre déjà impressionnante de ce jeune artiste depuis ses premières créations en 1976 jusqu'à nos jours.

Cette manifestation est l'occasion de constater que l'art de la reliure est bien un des reflets les plus fidèles de l'évolution des styles et de la mode.

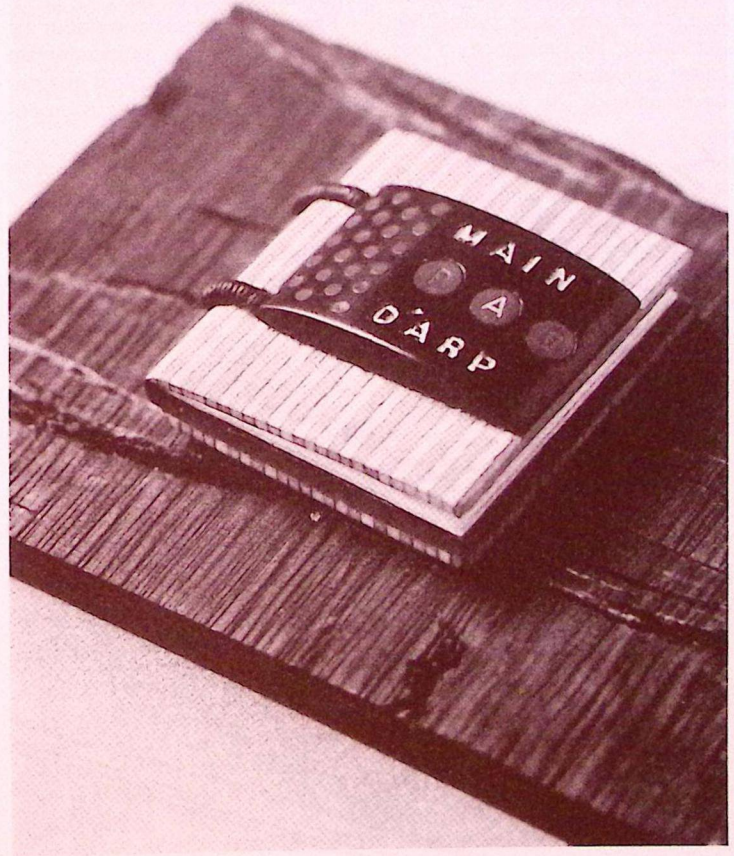
La Bibliotheca Wittockiana, en étant la première à confier à Jean de Gonet voici déjà trois ans ses quelque quatre mille ouvrages de documentation pour les habiller d'une reliure en *revorim* au moule spécialement conçu pour eux, se devait de célébrer avec faste le talent audacieux de cet artiste qui a eu le courage de rompre avec l'une des règles sacro-saintes en matière de reliure bibliophilique. En effet, il ne crée pas un décor en fonction du contenu du livre qu'on lui donne à habiller, il se contente d'assembler avec goût, justesse et équilibre une infinité de matériaux de notre temps sur des livres qu'il va non plus relier, mais «lier» à l'antique en restant fidèle toutefois aux fondements de son métier.

Richement illustré, le luxueux catalogue, au format 20 × 25 cm, sort de l'ordinaire en raison de sa conception hardie due au jeune et talentueux graphiste Philippe Apeloig, le créateur des célèbres affiches du Musée d'Orsay. Le texte littéraire est dû à la plume de l'écrivain français Dominique Fourcade, tandis que les notices descriptives des 116 ouvrages exposés ont été rédigés par Antoine Coron, Conservateur à la Bibliothèque Nationale de Paris.

Le catalogue est vendu au prix de 1500 F, ramené à 1000 F pendant la durée de l'exposition.

Renseignements pratiques

L'exposition se tient à la Bibliotheca Wittockiana (rue du Bemel, 21-23 à Woluwe-Saint-Pierre) **jusqu'au 16 décembre**. Elle est ouverte au public du mardi au samedi de 10 à 17 heures. Elle est fermée le dimanche, le lundi et les jours fériés. Entrée libre.



EXPOSITIONS

Au Musée d'Ixelles :

« Shunga – Images du printemps »

L'érotisme dans l'estampe japonaise

Au Japon, pendant deux siècles, de la moitié du XVII[e] à la moitié du XIX[e], aimer est réellement devenu un art : rien n'était plus naturel que de s'adonner à l'amour, en jouir pleinement, le dire, l'écrire et le peindre.
Il est vrai que l'atmosphère s'y prêtait, dès 1638, résolument imperméable à toute influence étrangère, le ferme régime Tokugawa, ayant mis fin aux luttes sanglantes du passé, a su établir une ère de paix et de prospérité, entraînant la naissance d'une classe moyenne, faite d'artisans, de marchands, de gens cultivés, à l'esprit vif, friands d'art, de littérature, de théâtre et... de plaisirs.
Tous les grands artistes de l'époque se sont consacrés au genre érotique. C'est dans la représentation de figures demi-nues entremêlées, les shunga ou « images du printemps », ainsi qu'on nomme ces érotiques, qu'il faut aller chercher quelques-unes des plus belles compositions des maîtres de l'estampe.
Passion, tendresse et humour s'y trouvent exaltés, proposant un art d'aimer aussi original que raffiné et constituant une documentation précieuse pour l'étude des coutumes et de l'imagerie du Japon.
A l'époque, l'estampe shunga n'était pas considérée comme un art majeur; aujourd'hui et depuis la fin du XIX[e] siècle, la beauté et la vitalité du dessin, l'harmonie des couleurs, le plus souvent végétales, l'originalité de la mise en page, la maîtrise parfaite de la technique xylographique et la perfection du papier fait main, font l'admiration unanime des collectionneurs.
Quelque 150 livres et estampes érotiques des meilleurs artistes de l'époque (Harunobu, Koryusai, Utamaro, Hokusai, etc.) ont été empruntés dans des collections publiques aussi prestigieuses que la Bibliothèque Nationale de Paris et le Victoria & Albert Museum de Londres ainsi que dans une vingtaine de collections privées.
Un très beau catalogue de 155 pages, abondamment illustré en noir et blanc et en couleurs vaut largement ses 850 F.

Renseignements pratiques :
Musée d'Ixelles, 71, rue Jean Van Volsem à 1050 Bruxelles.
L'exposition, réservée aux adultes, est ouverte jusqu'au 3 décembre. Ouverte du mardi au vendredi de 13 à 19 h 30, le samedi et le dimanche de 10 à 17 h; fermée le lundi et les jours fériés.
Visite guidée sur demande. Tél. (02) 511 90 84, ext. 1158.

Image de printemps ou de tout temps? Pour plus de renseignements, lisez attentivement le texte inclus dans l'estampe.

EXPOSITIONS

Au « Japan Center » : les Japonais chez eux

Organisé par le *Comité Japonais d'Europalia,* le « Japan Center » s'inscrit dans le programme général d'Europalia en présentant des tranches de vie nippone.
Sur un espace japonais – le 4[e] étage de l'Anspach Center a été complètement recréé – quelque 30 expositions se succèdent pendant les 3 mois d'Europalia.
Simultanément, ou l'une après l'autre, ou permanentes, elles veulent aborder différents aspects de la vie quotidienne, artistique, artisanale et culturelle japonaise.
La décoration du 4[e] étage, est basé sur le gris argenté et le blanc, dégageant une atmosphère de paix intérieure, propice à ouvrir notre esprit à une autre culture.
Dans les différentes aires créées, vous trouverez l'espace pour la cérémonie du thé, une galerie fermée, des zones d'exposition ouvertes, un lieu de démonstration et une bibliothèque permanente.
Un auditorium accueille les spectacles, concerts et démonstrations. De plus, une série de téléviseurs diffusent des reportages vidéo sur la culture japonaise dont le festival Shinto, la broderie et le théâtre ainsi que des films vidéo.
Les expositions durent au minimum deux semaines. Elles essaient d'embrasser les différents aspects du Japon culturel d'aujourd'hui, traditionnel et hypersophistiqué.
La « Panoramic Anspach Tavern » se met également au goût japonais et propose des plats nippons pendant la durée du festival.
Les manifestations se déroulent au 4[e] étage, à l'exception de quelques-unes qui ont lieu au rez-de-chaussée.
En résumé, le programme du Japan Center consiste durant les mois de novembre et décembre en :
– une exposition permanente de livres nippons qui peuvent être consultés par le public;
– une exposition sur la culture de loisirs japonais;
– une démonstration d'arrangements floraux par l'école Sangetsu Moa du **6 au 18 novembre;**
– une exposition d'Ex-libris japonais par le Forum japonais **jusqu'au 10 novembre;**
– cakes japonais décorés artistiquement par l'école de pâtisserie Minako Imada sur le thème du « mariage des souris »;
– une exposition de peintures à l'encre de Chine de Shizuka Takano « Suiboku-Ga » – du **27 novembre au 16 décembre;**
– « L'Etat du Kabuki (théâtre traditionnel) consiste en une exposition de poupées originales Washi par la Société Ohtori de poupées Washi – du **13 novembre au 16 décembre;**
– une démonstration de l'Art du pinceau par Keinen Kawakami – du **13 au 25 novembre;**
– une exposition de poupées japonaises en kimono par Tohsaikai – du **27 novembre au 2 décembre;**
– une exposition de photos d'enfants japonais – **jusqu'au 11 novembre;**
– une exposition de poteries de Taizo Yamada – du **13 au 30 novembre;**
– une exposition de photos de feux d'artifice montrant les différentes techniques employées. Photos d'Akira Takezaki – du **27 novembre au 2 décembre;**
– **« Kara-Ori »,** une exposition de tissage par Kinsho CO, Ltd – du **4 au 16 décembre;**
– une exposition sur la beauté et l'exactitude de l'écriture japonaise par la fondation pour l'enseignement de la calligraphie japonaise avec des démonstrations. Possibilité pour le public de s'exercer à cet art – du **4 au 16 décembre.**

Dans l'auditorium, vous pourrez assister à une des démonstrations ou spectacles suivants :
– « The Reachers of the Light »

EXPOSITIONS

par Hitomi Nagao. Des artistes viennent peindre sur de la musique – du **13 au 18 novembre;**

- danses traditionnelles japonaises par l'Ecole Fujima – les **20 et 21 novembre** de 12 à 12 h 30;
- « Local Traditional Performing Arts » par le Japan Seinendan Council consistant en un spectacle de danses et chants typiques de différentes régions du Japon;
- un défilé de kimonos organisé par l'école de kimonos Nagoya Waso – le **18 novembre** entre 13 et 14 heures et 15 et 16 heures;
- « Kodo », le brûlage de l'encens par Senkoka – le vendredi **24 novembre;**

Pour mieux appréhender la mentalité japonaise dans son quotidien, plusieurs visites à ce centre sont indispensables. Elles vous apporteront toutes beaucoup d'agrément et vous inciteront à approfondir votre découverte du Japon et des Japonais.

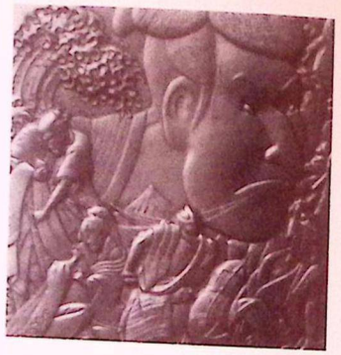
Renseignements pratiques :

Le « Japan Center » a lieu dans l'Anspach Center (bd Anspach, 4e étage). Il est accessible au public du lundi au samedi de 10 à 18 heures. Entrée libre. Pour tout renseignement complémentaire, tél. au n° 02/219.11.04 ou 219.12.08.

⁂

A la Salle des Métiers d'Art du Brabant: «Japanese Art Medal»

A l'occasion d'Europalia 1989 «Japan in Belgium», une très intéressante exposition de médailles et plaquettes avec ou sans émail, exclusivement créées par des artistes japonais, a lieu dans la salle de l'Office Provincial des Artisanats et Industries d'art du Brabant, rue Marché aux Herbes 61, 1000 Bruxelles, du 19 octobre au 11 novembre.
Son Excellence l'Ambassadeur du Japon a fait l'honneur à l'association «Promotion de la Médaille» qui organise la manifestation, de bien vouloir accorder son haut patronage.
Il s'agit de plus de 300 pièces dont beaucoup sont inspirées de la très ancienne culture japonaise où sujets frivoles, religieux ou simplement créatifs s'alternent. Vous y retrouverez l'influence d'auteurs d'estampes du XVIIIème siècle très renommés, entr'autres Utamaro.
Un catalogue important, reproduisant toutes les pièces et rédigé en trois langues (français-néerlandais-anglais) est mis à la disposition du public intéressé. Il y est largement commenté et décrit, la petite et la grande histoire qui sont à la base des œuvres et inspirations diverses.
L'art de la médaille au Japon s'est fort développé ces dernières années et a surtout été mis en évidence par les expositions bisannuelles à l'occasion des congrès de la FIDEM (Fédération Internationale de la Médaille) qui ont lieu, à chaque fois,



dans un pays différent. En 1987 à Colorado Springs (le tout premier congrès «hors Europe»), la plaquette «Man and Woman» a obtenu le premier prix de la «Society of Medaillists – USA».

Cette pièce exceptionnelle est présentée face et revers à l'exposition à Bruxelles. Elle est l'œuvre d'un des grands sculpteurs-médailleurs japonais, Keiichi Uryu, qui a aussi créé une médaille en émail cloisonné pour l'exposition «Japanese Art Medal» à l'occasion d'Europalia 1989 «Japan in Belgium». Cette dernière création s'intitule *«Printemps»* et est d'une grande finesse.

Nous invitons vivement le public à visiter cette exposition.

En outre durant les mois de novembre et décembre 1989 aura lieu une deuxième exposition de médailles d'art et bijoux contemporains (belges cette fois-ci) au siège de la Banque Nationale de Belgique.

Vient de paraître

Ici aussi nous insistons sur la qualité des pièces exposées.
La médaille d'art est donc à l'honneur en cette fin d'année. Venez la découvrir, peut-être deviendrez-vous un enthousiaste collectionneur ... Les grands moments de l'histoire deviennent éternels par l'airain.

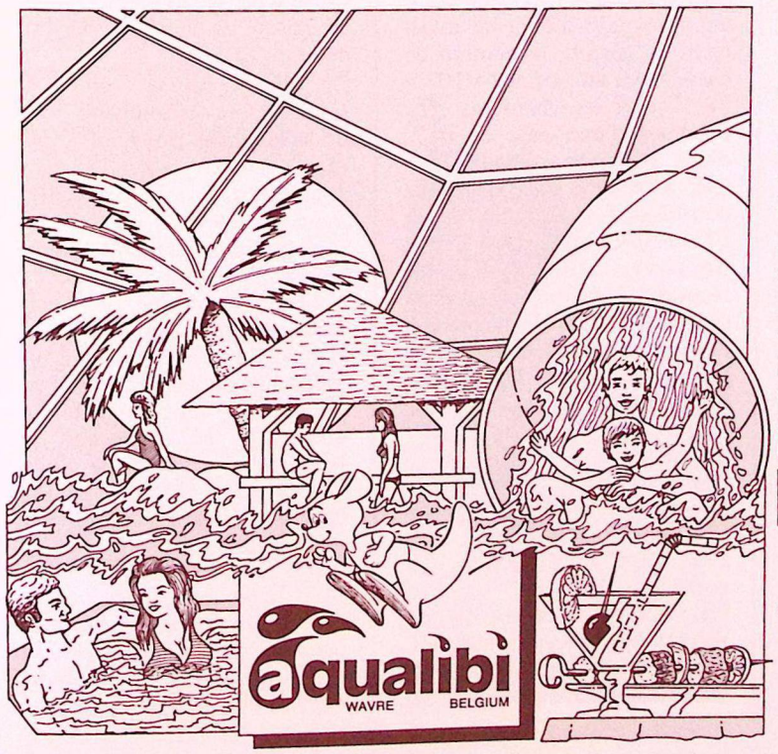
Renseignements pratiques
L'exposition se tient dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant (rue Marché aux Herbes, 61 à 1000 Bruxelles) **jusqu'au 11 novembre.** Elle est ouverte au public tous les jours de 11 à 18 heures.

M.-L. Dupont

⁂

Il était une fois la France

Dans le cadre du bicentenaire de la Révolution Française, le Reader's Digest, a fort opportunément saisi l'occasion pour retracer en un ouvrage somptueux toute l'histoire de France.
« Il était une fois la France – Vingt siècles d'histoire », fruit de la collaboration d'une trentaine d'historiens, professeurs et chercheurs, fait revivre cette histoire qui est aussi la nôtre, depuis les origines, en passant par les bâtisseurs de menhirs, les Celtes, les Romains, les Francs, Charlemagne, Capet, les Bourbons, jusqu'à François Mitterrand.
On retrouve dans l'ordre où ils se sont produits, les événements politiques et sociaux, militaires et diplomatiques, économiques et culturels qui constituent la mémoire collective des Français : reddition de Vercingétorix, baptême de Clovis, construction des cathédrales, foires de Champagne, édit de Nantes, publication de l'Encyclopédie, prise de la Bastille, installation des premiers chemins de fer, création de la T.S.F., explosion de la première bombe atomique française, lancement d'Ariane, l'après-gaullisme, la « cohabitation », etc.
Les chapitres sont complétés par des encadrés : gros plans sur les sources de l'historien (registres paroissiaux, annales, rapports, journaux); mise au point, en fonction des connaissances actuelles sur des évènements ou des personnages (le trésor de Vix, Jeanne d'Arc) la vente des



les tropiques à deux pas de chez vous!

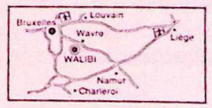
Aqualibi est un paradis tropical où été comme hiver, il fait 29°. Palmiers, Yuccas, tu te sens vraiment sur une plage de rêve...

Plonge dans les vagues, comme à la mer, dans une eau aussi bleue que la Méditerranée.
Secoué? Repose-toi dans un jacuzzi à 38° ou laisse-toi emporter par la lazy River.
Aqualibi, c'est aussi l'aventure!
Descends, en bouée, une rivière aussi rapide que le Colorado; glisse dans deux boas aquatiques de 140 m de long, pleins de virages, qui se terminent par un grand PLOUF...

Ouvert toute l'année.
Réservation conseillée: tél. 010/41.44.66
de France: tél. 19/32/10/41.44.66

en train: Ligne Ottignies-Louvain, gare de Bierges, à 300 m d'Aqualibi.

en voiture: à 20 km de Bruxelles. Autoroute E411 Bruxelles-Namur, sortie N° 6, Wavre.



AVIS ECHOS AVIS ECHOS

biens nationaux, les mutineries du printemps de 1917; description de la vie quotidienne selon les époques (un châtelain du Moyen Age, un paysan du XVII[e] siècle, un instituteur sous la III[e] République).

Le livre est divisé en 16 périodes. Chacune est présentée par un historien de renom (citons Jean Favier, Jacques Le Goff, Françoise Brunel, Jean Delumeau, Michel Vovelle...). Un texte « document » montre la vision que les contemporains ont eu de leur temps. Une bande chronologique rappelle les dates importantes de la période.

L'illustration est remarquable et en grande part inédite. Des cartes, un glossaire, un index, des noms propres, une généalogie des souverains et la liste des présidents de la République viennent compléter les textes et font de ce livre très agréable à lire un ouvrage qui s'adresse à tous.

De format 23,2 × 31 cm, comportant 384 pages; 620 photos et dessins et 60 cartes, le livre est vendu en librairie à 1.695 F et chez Readers Digest, Grand-Place à Bruxelles.

⁂

Inauguration d'un nouvel hôtel à Bruxelles : « Le Dôme »

Le 27 juin dernier, l'hôtel « Le Dôme », situé à l'angle des boulevards Adolphe Max et du Jardin Botanique a été inauguré en présence de nombreuses personnalités.

Ce « nouvel » hôtel est, en réalité, l'ancien « Hôtel Cécil » qui fut construit en 1902 par l'architecte français Alban Chambon.

Fortement influencé par le style architectural de l'époque, l'hôtel est un compromis entre le style classique d'Alban Chambon et l'Art Nouveau.

Modernisé et magnifiquement; restauré, cet hôtel, qui fut à l'abandon pendant plusieurs années, a retrouvé son lustre d'antan. Ainsi, afin d'offrir un maximum de confort, le nombre de chambres a été réduit de 102 à 77. Toutes les chambres sont pourvues d'une salle de bain, d'une télévision couleur, d'un téléphone avec ligne directe et possibilité d'un mini-bar. Il y a 57 chambres et 20 suites.

Réaménagé dans le style Art Nouveau, cet hôtel est une réussite au niveau de la décoration. Les meubles, tapis et tissus, dus à des fabricants belges, font revivre l'ambiance de l'époque.

Les tons très doux des tissus et des peintures – à l'exception du hall – sont reposants et contribuent à l'agrément des lieux.

Une visite, en fin d'après-midi au « bar 1902 » de l'hôtel est conseillée.

En raison du développement du monde des affaires et des bureaux de la région flamande dans les environs immédiats, ce quartier est destiné à connaître un nouvel essor; l'emplacement de cet hôtel est idéal tant pour les hommes d'affaires que pour les touristes.

A côté, « le Café du Dôme », qui est l'ancien restaurant de l'Hôtel Cécil, a été entièrement restauré en raison de l'état de délabrement du café.

De ce fait, le café du Dôme a été superbement réaménagé dans un style actuel, très prisé à Paris et qui met en valeur les matériaux bruts et, tout particulièrement les colonnes en fonte qui sont les seuls éléments que les architectes ont pu sauver. Grâce à l'énorme volume, les architectes Michèle Pepin et Jean-Claude De Wever ont créé une mezzanine auquel on accède par un escalier monumental. Les chaises de Mallet-Stevens, les fauteuils « Costes » et les tabourets de bar « Sarapis » de Philippe Starck s'insèrent à merveille dans ce décor.

Outre les menus « Light Motiv », Alain Coumont présente une carte brasserie pendant la journée, un plat du jour à midi, un menu de saison et un menu après-spectacle.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Escapade à Bruges: romantisme et gastronomie

Dans le dernier numéro de « Brabant Tourisme », nous avions souligné tout l'intérêt des 185 forfaits de week-ends ou courts séjours, proposés dans la brochure « Le plat pays de vos vacances » par l'Office de Tourisme de Flandre. Parmi ceux-ci, la formule 25 « romantisme et gastronomie » à Bruges nous a irrésistiblement attirés et s'est révélée à l'expérience une merveilleuse découverte. Ce forfait prévoit notamment une ou deux nuitées incluant un ou deux repas gastronomiques.

Romantisme et gastronomie sont des mots qui prennent tout leur sens à Bruges, plus que partout ailleurs.

Impossible de résister au charme ineffable de la Venise du Nord qui récèle tant de trésors artistiques que leur visite nécessite au moins deux, sinon trois journées bien remplies, que le séjour proposé rencontre pleinement, en joignant au plaisir des yeux celui des sens. Le cadre du logement est déjà exceptionnel. L'hôtel « Die Swaene », élégante maison patricienne du XV[e] siècle située le long du plus ancien canal brugeois, est sans conteste l'auberge la plus romantique de la ville et, selon des magazines spécialisés américains, parmi les dix hôtels les plus romantiques du monde. Les chambres sont d'un goût très délicat avec un arrière-fond historique qui crée une atmosphère propice. Toutes ont téléphone, T.V. et minibar. L'apéritif offert par la maison se prend au jardin ou dans le salon Empire. Le dîner gastronomique, variant suivant la saison, préparé par le chef Peter De Pauw dans un cadre prestigieux fut un régal, qu'on en juge: salade de homard vinaigrette, petite soupe de moules au safran, meli-melo de cuisses de grenouille, sorbet à la tomate, turbot Vivaldi aux fleurs de courgette, dessert et café. Chaque plat est accompagné du vin adéquat. Servi dans un cadre raffiné, le petit déjeuner-buffet gourmand commence bien la journée.

Un guide viendra vous chercher à l'hôtel sur rendez-vous et vous proposera une promenade de votre choix. A midi, un déjeuner sobre mais soigné, incluant la boisson, est prévu à la brasserie « Belle Epoque ».

Si vous avez choisi de rester une nuit supplémentaire, vous ne le regretterez pas. Situé sur la Grand-Place, le restaurant « Huyze Die Maene » vous ravira par les préparations de son chef Jean-Dante Deloof. L'alléchant menu, incluant également les vins, comprenait: terrine de foies d'oie et de canard, roulades de sole et saumon, filet grillé, feuilleté maison et moca.

Deux ou trois journées qui compteront dans votre vie. Ce n'est pas donné, mais un amoureux ne compte pas et le rapport qualité-prix est largement atteint.

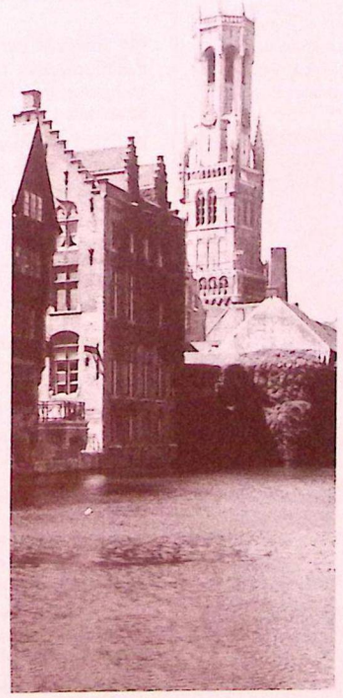
Le forfait est valable toute l'année, tous les jours, sauf les mardis et mercredis.

Réservations:
Hôtel Die Swaene,
Steenhouwersdijk 1,
8000 Brugge –
Tél. : 050/34.27.98.

La *brochure* « Le plat pays de vos vacances » est disponible gratuitement dans les agences, postes et gares et à l'Office de Tourisme de Flandre,
rue du Marché-aux-Herbes 61,
1000 Bruxelles – Tél. : 02/512.30.30.

Pour visiter la ville, nous recommandons l'excellent guide « Bruges à cœur ouvert » des Editions Jempie Herrebout.

Ouvrage collectif, très agréable à lire, avec une iconographie soignée, il se veut un « guide total » comprenant tout ce que recherche le visiteur: lieux touristiques, hôtels, restaurants, vie nocturne, bonnes adresses, promenades, etc... En vente au prix de 250 F en librairie et à l'Office de Tourisme de Bruges,
Burg 11 – Tél. : 050/44.86.86.



Entre le homard et le saumon, n'oubliez pas une promenade en turbot-moteur sur les canaux brugeois (photo C.G.T.).

Calendrier des manifestations culturelles et populaires

Expositions

NOVEMBRE

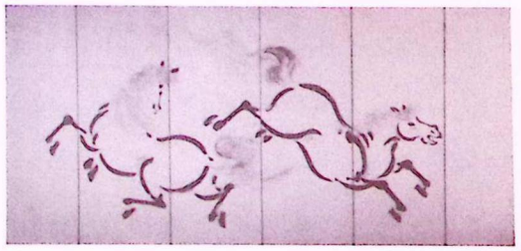
AUDERGHEM: Au Centre d'Art du Rouge-Cloître (Prieuré du Rouge-Cloître) : L'œuvre d'Adolphe Keller (1880-1968) réalisée à Saint-Tropez. Ouvert tous les jours, sauf les lundis et vendredis, de 13 à 17 heures (**jusqu'au 12 novembre**).

Au Castel-prison de Trois-Fontaines (2241 chaussée de Wavre): «Evolution de Trois-Fontaines et de son environnement». Ouvert les week-ends et jours fériés de 14 à 17 heures (**jusqu'au 19 novembre**).

BRUXELLES: Au Centre Anspach (bd Anspach – 4ème étage): «Europalia Japan Center» comprenant une galerie d'exposition, un espace audio-visuel, un restaurant japonais, des vidéos sur la culture japonaise, etc... Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures (**jusqu'au 17 décembre**).

Dans la Tour Japonaise (avenue Van Praet, 1): Laques japonais provenant de la célèbre collection du Museum für Kunsthandwerk de Frankfurt a.M. Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures (**jusqu'au 17 décembre**).

A la Générale de Banque (rue Ravenstein, 29): «Oranda. Les Pays-Bas au Japon (1600-1868)». Ouvert du lundi au vendredi de 9 à 18 heures; le samedi de 10 à 18 heures. Fermé le dimanche et les jours fériés (**jusqu'au 16 décembre**).



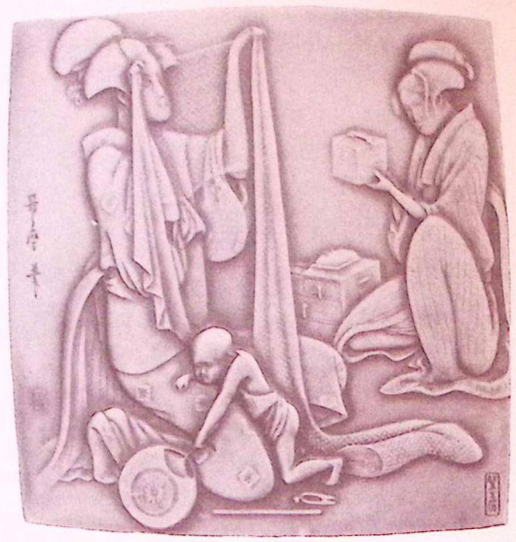
Encre sur papier doré de Kano Tashinobu (1845).

Au Passage 44 (bd du Jardin Botanique, 44): «Les Ainus, un peuple de chasseurs et de pêcheurs». Ouvert tous les jours de 11 à 18 h 30. Fermé les 1er et 11 novembre (**jusqu'au 23 décembre**).

Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire (Parc du Cinquantenaire): «Les nouvelles acquisitions 1979-1988». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 17 heures (**jusqu'au 17 décembre**).

A la Salle des Métiers d'Art du Brabant (rue Marché-aux-Herbes, 61): «Japanese Art Medal». Ouvert tous les jours de 11 à 18 heures (**jusqu'au 12 novembre**).

Au Musée du Costume et de la Dentelle (rue de la Violette, 6):



«Japanese Art Medal» aux Métiers d'Art du Brabant.

«4ème Biennale Internationale de la Dentelle». Ouvert les lundi, mardi, mercredi et vendredi de 10 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 heures; le jeudi de 10 à 16 heures; le week-end et les jours fériés de 14 à 16 h 30 (**jusqu'au 25 février 1990**).

Au Théâtre National (Centre Rogier): «Scénographies de peintres et de sculpteurs». Ouvert à partir de 19 h 30 durant les heures de spectacle (**jusqu'au 30 décembre**).

A la B.B.L. (place Royale, 6): «Art bouddhique japonais – Sculptures et peintures de la préfecture de Hyogo (VIIe - XIXe siècle). Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures; le mercredi jusqu'à 21 heures. Fermé le 30 octobre (**jusqu'au 26 novembre**).

A l'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique (rue Vautier, 29): «Les chats des Pharaons – 4000 ans de divinité féline». Ouvert de 9 h30 à 16 h 45. Fermé le 25 décembre et le 1er janvier (**jusqu'au 28 février 1990**).

Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3): «Tableaux de fleurs du XVIIe siècle». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 10 à 12 heures et de 13 à 17 heures. Fermé les 25 décembre et 1er janvier (**jusqu'au 25 février**).

A la C.G.E.R. (rue des Boiteux, 12): «Tokyo Project». Ouvert tous les jours de 10 à 18 heures (**jusqu'au 17 décembre**).

ETTERBEEK: Au Centre de Conférences Albert Borschette (rue Froissart, 36): «Matière – Lumière». Le nouvel art verrier français dans le cadre de «l'Art pour l'Europe». Ouvert du lundi au vendredi de 18 à 20 heures (**jusqu'au 15 décembre**).

GEMBLOUX: A la Banque Paribas (Grand-rue, 56): le peintre

brabançon Thérèse Elens. Ouvert du lundi au vendredi de 9 à 12 h 30 et de 13 à 16 heures (**jusqu'au 15 novembre**).

IXELLES: Au Musée Communal d'Ixelles (avenue Jean Van Volsem, 71): «Shunga. Images du printemps». L'érotisme dans l'estampe japonaise. Ouvert du mardi au vendredi de 13 à 19 h 30, le week-end de 10 à 17 heures. Fermé le lundi et les jours fériés (**jusqu'au 3 décembre**).

Au Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78): «Mamonakou». Photographies de Gladys. Ouvert tous les jours sauf le dimanche et le lundi de 16 à 23 heures (à 19 heures, le 7, 8, 9, 10, 11 et 21 novembre) (**jusqu'au 2 décembre**).

LASNE: Au Musée d'Art Naïf (rue de la Lasne, 140): Rétrospective «Berthe Coulon». Ouvert du mercredi au vendredi de 14 à 19 heures; le week-end de 10 à 12 heures et de 14 à 19 heures (**jusqu'au 19 novembre**).

LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée (Place Blaise Pascal, 1): «Le style et le Design automobile: passé, présent, futur» avec la collaboration de la Fédération belge de l'industrie de l'automobile et du cycle. Ouvert du lundi au vendredi de 10 à 18 heures; le dimanche de 14 à 18 heures. Fermé le samedi (**jusqu'au 12 novembre**).

SAINT-GILLES: A la Galerie Pascal Polar (ch. de Charleroi, 185): «Michel Thuns. XX/XY/Masse». Peintures. Ouvert du mercredi au samedi de 14 h 30 à 19 heures. Le dimanche de 11 à 13 heures (**jusqu'au 25 novembre**).

WOLUWE-SAINT-PIERRE: A la Bibliotheca Wittockiana (rue du Bemel, 21): «Jean de Gonet», jeune relieur français. Ouvert du mardi au samedi de 10 à 17 heures (**jusqu'au 9 décembre**).

2 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183) : Les œuvres d'Yvonne Noordam-Weijgers. Collages et dessins à la plume. Ouvert tous les jours de 15 à 18 heures (**jusqu'au 16 novembre**).

8 BRUXELLES: Au Botanique (rue Royale, 236): «Tissus de lumière – Itchiku Tsujigahana». Ouvert tous les jours sauf le lundi de 11 à 18 heures (**jusqu'au 3 décembre**).

17 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée (place Blaisse Pascal, 1): «Les femmes dans la société 1889-1989». Ouvert du lundi au vendredi de 10 à 18 heures; le dimanche et les jours fériés de 14 à 18 heures. Fermé le samedi (**jusqu'au 22 décembre**).

20 IXELLES: A la Fondation pour l'Architecture (rue de l'Ermitage, 55): L'architecte belge Louis Herman Deconinck». Ouvert du mardi au vendredi de 12 h 30 à 19 heures; le week-end de 11 à 19 heures. Fermé le lundi (**jusqu'en février 1990**).

DECEMBRE

1 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée (place Blaise Pascal, 1): «Symbolique d'Orient et d'Occident». Ikebana et bouquets liturgiques. Ouvert du lundi au vendredi de 10 à 18 heures; le dimanche de 14 à 18 heures. Fermé le samedi (**jusqu'au 10 décembre**).

2 SAINT-GILLES: A La Papeterie (rue A.Cluysenaar, 2): Le sculpteur Bart Decq. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 14 à 18 heures (**jusqu'au 30 décembre**).

5 IXELLES: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78): Photographies de Pascal Victor. Ouvert de 16 à 19 heures (ou 23 heures). Fermé le dimanche et le lundi (**jusqu'au 31 décembre**).

Théâtre

NOVEMBRE

BRUXELLES: Au Théâtre Royal des Galeries (Galerie du Roi, 32 – Réservation: 02/512.04.07) à 20 h 15: «Le Cid» de Pierre Corneille. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 4 et 19 novembre: à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 26 novembre**).

Au Théâtre Royal du Parc (rue de la Loi, 3 – Réservation: 02/511.41.47 ou 512.23.39) à 20 h 15: «Les Justes» d'Albert Camus. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures. Les 8, 11 et 19 novembre: à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 25 novembre**).

Dans la Grande Salle du Théâtre National (Centre Rogier – Réservation: 02/217.03.03 ou 218.58.22) à 20 h 15: «Le Songe d'une nuit d'été» de William Shakespeare (**jusqu'au 18 novembre**).

Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur – Réservation: 02/513.58.00) à 20 h 15: «La Menteuse» de J-J Bricaire et M. Lasaygues. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi. Les 18 et 26 novembre à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 26 novembre**).

NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) vers 20 heures: «une Absence» de Loleh Bellon par le Théâtre des Bouffes Parisiens.

ETTERBEEK: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «Le Nô» par la Compagnie Umewaka Rokuro. Le 5 novembre à 15 heures (**jusqu'au 5 novembre**).

LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre du Blocry (Réservation: 010/45.04.00) à 20 h15: «Père» d'August Strindberg. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 24 novembre**).

SAINT-GILLES: Au Théâtre-Poème (30, rue d'Ecosse – Réservation: 02/538.63.58) à 20 h 30: «Collision» de Pierre Mertens par le Théâtre des Trente. Relâche les dimanche et lundi (**jusqu'au 26 novembre**).

7 BRUXELLES: Dans la Petite Salle du Théâtre National (Centre Rogier – Réservation: 02/217.03.03 ou 218.58.22) à 20 h 30: «Fin de partie» de Samuel Beckett. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi et le 24 et 25 décembre (**jusqu'au 30 décembre**).

14 ETTERBEEK: Au Théâtre Varia (rue de Sceptre, 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «Les Bonnes» de Jean Genet. Relâche les dimanche et lundi. Le 29 novembre à 19 h 30 (**jusqu'au 2 décembre**).

15 ETTERBEEK: Au Collège Saint-Michel (Entrée Père E. Devroye 2 – Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Crime et Châtiment» d'après le roman de Dostoïevski. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 24 novembre**).

16 BRUXELLES: Au Rideau de Bruxelles (Au Studio du Palais des Beaux-Arts – Réservation: 02/512.50.45) à 20 h 15: «Les Arbres qui marchent ou Les Choses auraient pu mal tourner» de et par André Frère. Relâche les 17 et 18 novembre. Le dimanche à 15 heures (**jusqu'au 24 novembre**).

20 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183 – Réservation: 02/660.03.03) à 20 h 30: «Les Croulants se portent bien» de Roger Ferdinand. **Egalement le 21 novembre.**

22 BRUXELLES: Au Palais des Beaux-Arts (Salle du Petit Théâtre – Réservation: 02/511.79.55) à 20 h 15: La Compagnie du Rideau de Bruxelles dans «La Maman et la Putain» de Jean Eustache. Réalisation Bernard de Coster. Relâche le lundi. Le dimanche à 15 heures (**jusqu'au 31 décembre**).

25 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183 – Réservation: 02/660.03.03): «Les Vivacités du Capitaine Tic» d'Eugène Labiche par le Théâtre de la Lorgnette.

29 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar (Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «La Chasse aux Cafards» de Janusz Glowacki avec Jean-Louis Trintignant et Tanya Lopert. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 8 décembre**).

UCCLE: Au Centre Culturel (rue Rouge, 47 – Réservation: 02/374.64.84) à 20 h 15: «La Menteuse» de J.J. Bricaire et M. Lasaygues par le Théâtre Molière.

DECEMBRE

5 BRUXELLES: Dans la Grande Salle du Théâtre National (Centre Rogier – Réservation: 02/217.03.03 ou 218.58.22) à 20 h 15: «Au Perroquet Vert» d'Arthur Schnitzler et «La Mission» d'Heiner Müller. Le dimanche 10 décembre à 15 heures. (**jusqu'au 10 décembre**).

SAINT-GILLES: Au Théâtre-Poème (rue d'Ecosse, 30 – Réservation: 02/538.63.58) à 20 h 30: «Dédale». Tragédie Nô de Daniel de Bruycker. Mise en scène: Osamu Kuroï. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi (**jusqu'au 31 décembre**).

7 BRUXELLES: Au Théâtre Molière (Galerie de la Porte de Namur – Réservation: 02/513.58.00) à 20 h 15: «La Petite Hutte» d'André Roussin. Le dimanche à 15 heures. Les 16 et 24 décembre à 15 h et 20 h 15 (**jusqu'au 31 décembre**).

Au Théâtre Royal du Parc (rue de la Loi, 3 – Réservation: 02/511.41.47 ou 512.23.39) à 20 h 15: «Le Chat en poche» de Georges Feydeau. Le dimanche à 15 heures, les 20 et 23 décembre et le 7 janvier à 15 h et 20 h 15 (**jusqu'au 7 janvier**).

11 UCCLE: Au Centre Culturel (rue Rouge, 47 – Réservation: 02/374.64.84) à 20 h 15: «Le Chat en poche» de Georges Feydeau par le Théâtre Royal du Parc.

13 LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar (Réservation: 010/45.04.00) à 20 h 15: «Ce que voit Fox» de James Saunders. Le dimanche à 16 heures (**jusqu'au 22 décembre**).

16 NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: «Le Balcon» de Jean Genet.

20 BRUXELLES: Au Théâtre Royal des Galeries (Galerie du Roi, 32 – Réservation: 02/512.04.07) à 20 h 15: «La Revue 90!» de X.Y.Z. Fils. Le dimanche à 15 heures. Relâche le lundi. Les 23 décembre et 7 janvier à 15 heures et 20 h 15 (**jusqu'au 14 janvier**).

ETTERBEEK: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «La noce chez les petits bourgeois» de Bertolt Brecht. Le dimanche à 15 heures (**jusqu'au 31 décembre**).

Concert Opéra – Ballet

NOVEMBRE

10 IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (Place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616) à 20 heures: l'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. dans des œuvres de Beethoven. Soliste: André De Groote.

11 NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: Jules Bastin, Thérèse Geeraert, Ulysse Waterlot, l'Orchestre de Chambre d'Auderghem et les chœurs «Joie et Amitié» de Baisy-Thy dans le Requiem d'Henri Schröder.

OTTIGNIES: Au Centre Culturel et Artistique (Réservation: 010/41.44.35) à 20 heures: «Carmina Burana» de Carl Orff.

12 BRUXELLES: A l'Hôtel Pullman Astoria (rue Royale, 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: Luc Dewez (violoncelle) et Roberte Mamou (piano) dans des œuvres de Beethoven, Schubert et Chopin.

15 UCCLE: A l'Auditorium Hamoir (avenue Hamoir, 12 – Réservation: 02/373.21.10) à 20 h 15: Orlando Quartett dans des œuvres de Mozart, Bartok et Smetana.

17 IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616) à 20 heures: l'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. dans des œuvres de Chostakovitch. Soliste: Véronique Bogaerts.

18 LA HULPE: Dans l'Eglise Saint-Nicolas (Réservation: 02/513.83.20) à 20 h 30: Shomyo «Tendai». Chants bouddhiques interprétés par 11 moines bouddhiques de l'école «Tendai».

19 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183 – Réservation 02/660.03.03) à 16 heures: le Ballet du Hainaut.

BRUXELLES: A l'hôtel Pullman Astoria (rue Royale, 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: Philippe Corman (contrebasse) et Pierre Brunello (piano) dans des œuvres de Schubert, Fouré, Saint-Saëns et N. Higuet.

A la Cathédrale Saint-Michel à 12 h 30: Messe festive. La soprano Marie-Noëlle de Callataij dans des œuvres de Vivaldi, Teleman et Mozart.

22 A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: D. Poskin (violoncelle) et J. Schils (piano) dans des œuvres de Debussy et Chopin.

24 BRUXELLES: Au Conservatoire royal de Musique (rue de la Régence – Réservation: 02/513.83.20 ou 735.63.14) à 20 heures: L'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. et le pianiste Rolf Plagge dans des œuvres de Brahms, Chopin et Debussy (concert donné au profit du groupe belge d'études pour la sclérose en plaques).

26 BRUXELLES: Dans l'église des Minimes (rue des Minimes, 62) à 10 h 45: Cantate BWV 65 de J.S. Bach «Sie werden aus Saba alle kommen» et Motet de J.M. Bach «Sei, lieber Tag, wilkommen».

A l'hôtel Pullman Astoria (rue Royale, 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: la guitariste Raphaella Smits dans des œuvres de Martin, J.-P. Biesemans, Morel, Barrios et Turina.

A la Cathédrale Saint-Michel à 12 h 30: Messe festive. Les trompettistes Florent di Fabio et Manu Mellaerts interprètent des œuvres de Teleman et Vivaldi.

) BRUXELLES: A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: Le Trio di Como dans des œuvres d'O. Gibbons, L. Boccherini et G. Verdi.

DECEMBRE

1 IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616): L'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. sous la direction de Robert Casteels, les pianistes Jean-Claude Vanden Eynden et Johan Schmidt et Les Saisons de la Chapelle dans des œuvres de Mozart et Mendelssohn.

3 BRUXELLES: A l'Hôtel Pullman Astoria (rue Royale, 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: la pianiste Amélie Moor dans des œuvres de d'Haene Bruzdowicz, Chopin et Paderewski.

A la Cathédrale Saint-Michel: Messe festive à 12 h 30: Les violonistes André et Yaga Siwy dans des œuvres de Kammell.

6 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183 – Réservation: 02/660.03.03) à 20 h 30: Le pianiste Patrick Dheur dans des œuvres de Schumann, Debussy, Rachmaninoff et Chopin.

BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: Le Sextuor de Lille dans des œuvres de Beethoven et Schoenberg.

7 BRAINE-L'ALLEUD: Au Foyer (rue J. Hans, 4 – Réservation: 02/384.59.62) à 20 heures: «Il Matrimonio Segreto» de Dominico Cimarosa.

BRUXELLES: A l'Anspach Center (bd Anspach - 4e étage) à 12 h 30: le violoniste Tomiko Shida.

NIVELLES: Au Musée d'Archéologie (rue de Bruxelles, 27) à 12 h 15: Le Quatuor Artemis dans le cadre des Midis du Waux-Hall.

OTTIGNIES: Au Centre Culturel et Artistique (Réservation: 010/41.44.35) à 20 h 15: «Carmen» de Bizet par le Ballet de Wallonie.

8 IXELLES: Au Grand Auditorium de la Maison de la Radio (place Flagey – Réservation: 02/649.60.50 ext. 1756 ou 1616) à 20 heures: l'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. sous la direction de Vit Micka avec Jindra Krampe-rova dans des œuvres d'Eben, Weber, Micka et Dvorak.

9 LA HULPE: Dans l'église Saint-Nicolas (Réservation: 02/513.83.20) à 20 h 30: James Bowman (contre-ténor) et Dorothy Linell (luth) dans des œuvres de John Dowland, Claudio Monteverdi, Alfonso Ferrabosco, John Blow, Philip Rosseter et Henry Purcell.

10 BRUXELLES: A l'Hôtel Pullman Astoria (rue Royale, 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: Bruno Pasquier (violonalto) et Caroline Haffner (piano) dans des œuvres de Brahms et Schumann. A **20 heures**: Concert de gala. La violoniste Yuzuko Horigome et le pianiste Daniel Blumenthal dans des œuvres de Beethoven et Bach.

A la Cathédrale Saint-Michel à 12 h 30: Messe Festive. Le ténor Eric Gobin dans des œuvres de Mozart, Haydn et Haendel.

13 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien à 12 h 40: Le Duo Crommelynck dans des œuvres de Messager, Faure et Debussy.

17 AUDERGHEM: Au Centre Culturel (bd du Souverain, 183 – Réservation: 02/660.03.03) à 16 heures: «Les Pêcheurs de Perles» de Georges Bizet.

BRUXELLES: A l'Hôtel Pullman Astoria (rue Royale 103 – Réservation: 02/513.09.65) à 11 heures: l'Orchestre Boccherini sous la direction d'Octavian Anghel avec la soprano Eva Nyakas et l'alto Margit Jeremias dans des œuvres de Boccharini, Mozart et Pergolesi.

Dans l'église des Minimes (rue des Minimes, 62) à 10 h 45: Cantate BWV 147 de J.S. Bach «Herz und Mund und Tat und Leben».

A la Cathédrale Saint-Michel à 12 h 30: Messe festive. Le violoncelliste Luc Dewez dans des œuvres de Francœur et Sammartini.

21 TUBIZE: Dans la salle du Gymnase (bd G. Deryck, 124) à 19 h 30: Concert d'Hiver par la Compagnie Van Geyte (cycle «Concert des 4 Saisons»).

22 JETTE: Dans l'Eglise Notre-Dame de Lourdes à 20 h 30: l'Orchestre Symphonique de la R.T.B.F. avec la soprano Dinah Bryant et le piccolo Willy Dekegel, l'Ensemble Vocal de la R.T.B.F. et les Chantres de Notre-Dame dans des œuvres de Vivaldi, Villa-Lobos, Bach, Brahms, Simonis, Berlioz et Haendel.

Conférences Visites commentées

NOVEMBRE

14 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien à 12h 40: «Achille Chavée: Parcours d'un funambule» par Achille Bechet et Robert Delieu. Documents audio-visuels (les Midis de la Poésie).
LOUVAIN-LA-NEUVE: A l'Auditoire Montesquieu (Place Montesquieu) à 20 heures: «L'Art contemporain ou le défi cognitif» par Jan Hoet (Cycle «Les Grandes Rencontres du Musée de Louvain-La-Neuve). **Egalement le 26 novembre** à 16 heures.

15 BRUXELLES: Au Forum du Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3 – Inscriptions: 02/513.96.30) à 14 h 30: « Jardins et paysages au XVe siècle » (Visites commentées).

16 BRUXELLES: A l'Espace Jacqmotte (rue Haute, 139) à 20 heures: «La Révolution Brabançonne et les Etats Belgiques Unis» par R. Maskens, président du Comité 1789.

21 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: «La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur». Textes de La Fontaine, Verlaine, Boris Vian, Norge... Récital par Michel Wright et Nathalie Rjevsky. Guitare: Gille Daems (Les Midis de la Poésie).

22 BRUXELLES: Au Forum du Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3 – Inscriptions: 02/513.96.30) à 14 h 30: « Jardins et paysages au XVIe siècle » (Visites commentées).

A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien à 13 h 30: « Suite catalane » de Patricia Kinard par Myriam Dom (Conférences du Mercredi).

28 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien à 12 h 40: «... et le poète créa la femme» ou de l'amour courtois. Textes de Jaufré Rudel, Guillaume d'Aquitaine... Aragon par Abdel Aziz Kacem, Francis Besson et Annette Brodkom (Les Midis de la Poésie).

29 BRUXELLES: A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien à 13 h 30: « Marat assassiné » de Jacques-Louis David par Richard Kerremans (Conférences du Mercredi).

Au Forum du Musée d'Art Ancien (Inscriptions: 02/513.96.30) à 14 h 30: « Jardins et paysages au XVII[e] siècle » (Visites commentées).

30 IXELLES: A la Fondation Universitaire (Salle A – rue d'Egmont 11) à 20 heures: «Le New Deal européen: la social-démocratie face à la crise des années trente» par Mario Telo, professeur à l'U.L.B. (cycle «Conférences Européennes»).

DECEMBRE

5 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien (rue de la Régence, 3) à 12 h 40: «Les Paradis qui nous sauveront». Poésie de la science-fiction. Textes de Tolkien, Barjavel et Arthur Clark par Jacques Crickillon et Jean-Charles Frison (Les Midis de la Poésie).

LOUVAIN-LA-NEUVE: A l'Auditoire Montesquieu (place Montesquieu) à 20 heures: «Faut-il revoir l'Art Moderne» par Pierre-Jean Foulon (Cycle «Les Grandes Rencontres du Musée de Louvain-la-Neuve). **Egalement le 17 décembre** à 16 heures.

6 BRUXELLES: A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien à 13 h 30: « Rythme n° 5 » de Jo Delahaut par Véronique Van Cutsem (Conférences du Mercredi).

Au Forum du Musée d'Art Ancien (Inscriptions: 02/513.96.30) à 14 h 30: « Jardins et paysages au XVII[e] siècle » (Visites commentées).

12 BRUXELLES: Au Musée d'Art Ancien à 12 h 40: «Les poètes de mon chemin» de Racine à Mishima par Jacques Franck, Jacqueline Bir et Frédéric Dussenne (Les Midis de la Poésie).

13 BRUXELLES: A l'Auditorium du Musée d'Art Ancien à 13 h 30: « La chute d'Icare » de Pierre Bruegel par Bénédicte Herbert (Conférences du Mercredi).

Au Forum du Musée d'Art Ancien (Inscriptions: 02/513.96.30) à 14 h 30: Visite de l'exposition: « Tableaux de fleurs du XVII[e] siècle » (Visites commentées).

21 BRUXELLES: A l'Espace Jacqmotte (rue Haute, 139) à 20 heures: «La Lutherie bruxelloise de 1830 à nos jours» par J. Strick.

Salons – Foires

DECEMBRE

2 BRUXELLES: Au Centre Rogier: 24[e] Salon du Bricolage et des Loisirs Actifs «Hobby» **(jusqu'au 10 décembre)**.

6 BRUXELLES: Au Parc des Expositions (plateau du Heysel): «Jumping International de Bruxelles: Concours équestre et Hipporama»: Salon du Cheval et de l'Equipement Equestre **(jusqu'au 10 décembre)**.

Manifestations folkloriques et populaires

NOVEMBRE

12 GANSHOREN: Cortège Saint-Martin vers 12 heures, après la grand-messe solennelle. Arrivée vers 15 h 30 à la maison communale.

TOURINNES-LA-GROSSE: Fêtes de la Saint-Martin **(jusqu'au 3 décembre)**.

DECEMBRE

8 BRUXELLES: Marché des Traditions de Noël au Sablon à partir de 13 heures. **Egalement les 9 et 10 décembre** de 9 à 18 heures (ou 20 heures).

17 NIVELLES: A l'Hôtel de Ville et au Waux-Hall: Marché de Noël des artisans de Wallonie (Chorales, animations...).

Spectacles Variétés – Jazz

NOVEMBRE

10 NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: Michel Boujenah.

16 BRUXELLES: A l'Anspach Center (Bd Anspach - 4[me] étage) à 12 h 30: le duo Charles Loos et Steve Houben.

18 BRAINE-L'ALLEUD: Au Foyer (rue J. Hans, 4 – Réservation: 02/384.59.62) à 20 heures: Pascal Charpentier «Concert 89».

OTTIGNIES: Au Centre Culturel et Artistique à 20 h 15: Ballet d'U.R.S.S. Groupe folklorique d'Ouzebekistan.

30 BRAINE-L'ALLEUD: Au Foyer (rue J. Hans, 4 – Réservation: 02/384.59.62) à 20 heures: Homo Orchestra. Max Vandervorst.

DECEMBRE

2 AUDERGHEM: Dans l'église Saint-Julien (Square de Greef) à 20 h 30: «Les Sept Miracles de Jésus» de et avec Henri Tisot qui interprète le texte de l'Evangile selon Saint-Jean. Egalement le 3 décembre à 15 heures.

5 IXELLES: Au Théâtre Varia (rue du Sceptre, 78 – Réservation: 02/640.82.58) à 20 h 30: «Musiques de scène, musique en scène» par Thierry Demey, Walter Hus, Gérard Maimone et Denis Pousseur **(jusqu'au 8 décembre)**.

7 NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: «Bingo» par l'Institut de Jonglerie de Nantes.

8 NIVELLES: Au Waux-Hall (Réservation: 067/21.97.85) à 20 heures: Jack Gondry and His New Music présentent «The Glenn Miller Years – Liberation».

De-ci de-là à Bruxelles et en Brabant

avec Amédée Lynen

Texte de Georges Renoy

Edition

Ce magnifique livre-album reproduisant les 200 merveilleuses cartes dessinées, en chromolithographie, au début de ce siècle, par Amédée Lynen, et enrichi d'un avant-propos et de textes originaux de Georges Renoy, est vendu, au siège de notre Fédération, au prix très étudié de 500 F plus 30 F de frais d'envoi – C.C.P. 000-0385776-07.